MISSION G. DUMOUTIER EN ANNAM ET AU TONKIN

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

SUR

CỔ - LOA

CAPITALE DE L'ANCIEN ROYAUME DE ÂU-LẠC

(RÉUNION DE THỤC ET DE VĂN-LANG)

255-207 av. J.-C.

1

M 3837

QH

MISSION G. DUMOUTIER EN ANNAM ET AU TONKIN

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

SUR

CỔ-LOA

CAPITALE DE L'ANCIEN ROYAUME DE ÂU-LẠC

(RÉUNION DE THỤC ET DE VĂN-LANG)

255-207 av. J.-C.[1]

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DE L'INDOCHINE
N° 21366

PREMIERE PARTIE

Histoire et archéologie.

Les temps reculés de la préhistoire annamite ne nous ont conservé, en dehors de légendes où le merveilleux tient toute la place, que peu de faits de quelque importance qu'il nous soit possible de contrôler par les annales écrites des peuples voisins. Le pays qui s'étendait entre les dernières possessions chinoises du sud et la mer était occupé par un certain nombre de peuplades, d'origine et de mœurs différentes, qui formèrent plus tard, soit par des alliances les unes avec les autres, soit par leur propre développement, divers royaumes dont l'un d'eux, le royaume annamite, existe encore.

On peut considérer comme ayant été l'embryon du royaume annamite l'État de Văn-Lang 文郎. Văn-Lang fut à l'Annam ce que la Gaule fut à la France, et l'on peut comparer

1. M. Henri Cordier, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques (Section de géographie historique et descriptive), a suivi l'impression de ce mémoire.

ĐÀ CHƯƠ
MICROFILM

l'action qu'exerça la Chine sur le pays annamite, à l'action qu'exerça, vers la même époque, Rome sur la Gaule.

Văn-Lang n'était d'abord, à proprement parler, qu'une confédération de peuplades qui s'étendaient sur une grande partie du territoire actuel de l'Annam, du Tonkin et de la Chine méridionale. Les récits légendaires nous disent que ce royaume fut gouverné pendant quinze siècles par une suite de rois de la même famille, les rois Hùng; cette longue dynastie est fort problématique, tout au moins comme on nous la présente, et nous inclinons à penser que jusqu'à l'époque où la féodalité chinoise, vaincue par Tsin-Chi-Hoang-ti 秦始皇帝, fit place au vaste empire que nous connaissons, et qui se montra dès lors jaloux d'étendre sans cesse ses limites, les peuplades du sud, rarement inquiétées, étaient restées presque sans cohésion, et dans un état voisin de la barbarie, tel que les tribus indépendantes de l'Annam, les Bahnars, les Sedangs, les Giaraïs, nous en offrent encore aujourd'hui un exemple.

C'est, en effet, seulement sous le règne de l'empereur chinois Chi-Hoang-ti, de la dynastie Tsin (vers 246 avant notre ère), que nous voyons se dessiner avec des contours plus nets l'aurore de l'histoire annamite. Ce prince, qui fut un des plus grands monarques du monde, et le premier véritable empereur de la Chine, vainquit la féodalité, détruisit les principautés qui étaient au nombre de plus de cent cinquante, et abolit les titres des princes feudataires. Quand il eut ainsi réalisé l'unité chinoise, il envoya ses généraux guerroyer chez tous les peuples voisins, et porta par la mer ses armes jusqu'aux Indes. Il fut le constructeur de la grande muraille de Chine, et son règne compterait parmi les plus glorieux, s'il ne l'avait terni par le massacre des lettrés et par l'incendie des bibliothèques.

A cette époque, c'est-à-dire sous le dernier roi de cette dynastie semi-légendaire de Hùng, le royaume de Văn-Lang avait pour limites :

Au nord, le lac Dộng-Dình[1];

1. D'après ces limites, données par les Annales chinoises elles-mêmes, le

Au sud, le pays des Hô-Tôn[1];
A l'est, la mer appelée Nam-Hải[2];
A l'ouest, un royaume qu'on appelait Ba-Thuc[3].

Il comprenait quinze districts, occupés par des peuplades différentes; en voici l'énumération, avec l'indication des territoires que ces districts ont formés dans les temps modernes :

1° Văn-Lang 文郎, les « Gens lettrés »; c'est dans leur pays que se trouvait la capitale; le territoire des Văn-Lang s'appelait Bạch-Hạc, ou « Grue blanche », et s'étendait à droite et à gauche du confluent de la rivière Claire et du fleuve Rouge, sur les préfectures annamites actuelles de Vĩnh-Tường et de Lâm-Thao. Le confluent des deux fleuves s'appelle encore aujourd'hui Bạch-Hạc;

2° Giao-Chỉ 交趾, les « Pieds fourchus »; les membres de cette tribu sont tenus pour les ancêtres directs des Annamites. Les Chinois leur donnèrent ce surnom de « Pieds fourchus » (comme ils donnèrent des sobriquets à tout ce qu'ils appelaient les barbares des frontières), à cause d'une difformité congénitale du gros orteil dont étaient affectés un certain nombre d'individus de cette tribu. On retrouve encore aujourd'hui dans le pays, surtout chez les femmes, des traces ataviques de cette conformation; certains gros orteils forment avec le pied un angle très ouvert, et sont presque opposables aux autres doigts. Les Pieds fourchus occupaient les provinces actuelles de Hà-Nội, Hưng-Yên et Nam-Dình;

3° Châu-Diễn 朱鳶, ou les « Éperviers rouges »; ils habi-

Van-Lang aurait compris une bonne portion de la Chine méridionale, car le lac Dông-Dình, qui s'appelle en chinois Tong-Thing, et qui est le plus grand lac de l'empire, se trouve dans la province de Ho-Nan.

1. Hô-Tôn, ou Chiêm-Thành 占城 ou Cô-Thành 古城; c'est l'ancien royaume de Kiam-pa.

2. Nam-Hai 南海, c'est-à-dire la mer du sud (par rapport à la Chine) c'est le golfe du Tonkin.

3. Ba-Thuc 巴蜀, s'étendait dans les montagnes, vers le Yun-Nan Laos; il comprenait toute la province actuelle de Cao-bàng 高平.

taient les gorges élevées et les pentes du mont Ba-Vì, sur la rivière Noire, d'où ils planaient sur les gens de la plaine comme des éperviers;

4° Phúoc-Lộc 福祿 « Profits fortunés ». Cette peuplade de trafiquants occupait les parties planes de la province de Sơn-Tây, et surtout le bord des cours d'eau;

5° Võ-Ninh 武寧, les « Guerriers pacifiques », voisins des Văn-Lang, habitaient le territoire de Bắc-Ninh;

6° Việt-Thương 越裳, « Ceux d'au delà de Việt (ou de la partie inférieure de la Chine), peuplaient le Quảng-Bình et le Quảng-Trị 廣平、廣治;

7° Ninh-Hải 寧海, la « Mer calme », comprenait les parties maritimes du Quảng-Yên et d'une partie du Kouang-Tong 廣安、廣東;

8° Dương-Tuyền 陽泉, les « Sources immenses », sans doute à cause des grands cours d'eau, Thái-Bình 太平, Lục-Ngạn 陸岸, etc., qui s'y rencontraient ou plutôt s'y jetaient dans la mer, car une partie de ce territoire, qui forme aujourd'hui la province de Hải-Dương 海陽, était encore, à cette époque, sous les eaux du golfe;

9° Lục-Hải 陸海, la « Mer terrestre ». Région très accidentée dont les montagnes sont pressées comme les vagues de la mer. Elle s'étendait sur une partie du Kouang-Si 廣西, et comprenait en plus Lạng-Sơn et Lục-Ngạn 諒山、陸岸;

10° Võ-Đình 武丁, les « Braves guerriers ». Tribu belliqueuse dont les territoires s'étendaient sur le Thái-Nguyên 太原 et sur une partie du Quang-Si;

11° Hoài-Hoan 懷驩, les « Gais souvenirs ». Probablement une tribu de bons vivants et de joyeux conteurs; ils habitaient les vallées du Nghệ-An 乂安 et du Hà-Tĩnh 河靜;

12° Cửu-Chơn 九真, les « Neuf sincérités ». C'était le territoire du Thanh-Hóa 清化;

13° Bình-Văn 平文, la « Science paisible ». Comprenait le Ninh-Bình 寧平, depuis le fleuve Dâi jusqu'à la montagne Tam-Điệp 三疊;

14° Tân-Hưng 新興, les « Élévations nouvelles ». On appelait ainsi les montagnes du Hưng-Tuyên 興化 (Hưng-Hóa et Tuyên-Quang 宣光);

15° Cửu-Đức 九德, les « Neuf vertus ». C'était le prolongement, vers le nord-ouest, du pays des « Neuf sincérités », le haut Sông-Mã jusqu'à la rivière Noire.

Cette simple nomenclature de territoires et de tribus nous indique en quelque sorte l'état social du pays à l'époque de l'apparition, sur ses frontières, des premiers soldats chinois. Ces noms de tribus, tirés d'une particularité physique ou morale propre à l'ensemble des individus, Pieds fourchus, Éperviers rouges et Braves guerriers, offrent une analogie frappante avec ceux des tribus indiennes de l'Amérique du Nord, Gros-Ventres, Longues-Oreilles, Serpents, Peaux-Rouges, etc. D'une manière générale, les gens de la plaine, du littoral de la mer et du bord des fleuves, sont, dans tous les pays du monde, de mœurs plus douces, d'habitudes plus paisibles; le pêcheur, trouvant presque en tout temps une nourriture suffisante à portée de la main, n'a pas besoin autour de lui d'une grande étendue de territoire, et n'est jamais tenu à un développement considérable de qualités physiques; il devient donc facilement indolent, ne recherche en dehors de la pêche d'autre occupation que la culture sédentaire de quelques légumes ou d'un petit champ à proximité de la case, ou bien encore se livre à des opérations commerciales. Il s'abandonne volontiers à la paresse, à la rêverie, à la réflexion, et en même temps que son corps perd de sa vigueur par le défaut d'exercice physique, son esprit se développe et s'affine; c'est pourquoi les peu

plades antiques, dans les plaines et dans les deltas du pays, s'appelaient les *Profits fortunés*, les *Gens lettrés*, les *Joyeux souvenirs*, etc.

Les montagnards, au contraire, forcément chasseurs, ont besoin autour d'eux d'un territoire infiniment plus vaste que les pêcheurs, car nulle part au monde le gibier proprement dit n'est assez abondant pour assurer la nourriture de familles sédentaires. Le chasseur doit donc pour vivre se déplacer sans cesse, et mettre en jeu toutes ses facultés physiques, l'agilité, la force, la vue, l'ouïe, l'odorat même. Par suite de ces habitudes de luttes, le chasseur est forcément guerrier, la guerre est encore la chasse, le gibier seul diffère, et la nécessité de vivre a fait souvent dégénérer en guerre une simple discussion commencée à propos d'un territoire de chasse.

Tel était donc l'état du royaume de Văn-Lang, au IIIe siècle avant notre ère, quand se produisirent les événements que nous allons raconter, et qui amenèrent la transformation sociale des populations qui devinrent plus tard les Annamites.

La capitale de ce royaume de Văn-Lang se trouvait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, au pays de Bạch-Hạc, et la petite ville qui s'est perpétuée sur son emplacement s'appelle encore aujourd'hui Bạch-Hạc.

Les rois de Văn-Lang et ceux de Thục, le royaume voisin, vivaient en fort mauvaise intelligence ; le motif de leur inimitié rappelle celui de la guerre de Troie. Il fut le point de départ de tous les événements politiques qui suivirent et doit, à ce titre, être rapporté.

L'avant-dernier roi Hùng avait une fille d'une grande beauté qu'on appelait Mị-Nương et qui était, pour tous les brillants partis du royaume, l'objet d'ardentes convoitises. Le roi de Thục, l'ayant vue, résolut de la faire épouser à son fils, et se rendit dans ce but à la cour de son voisin. Le roi Hùng se montra d'abord flatté de la démarche, et donna une réponse favorable, mais la jalousie des prétendants se déchaîna, le roi fut sollicité de tous côtés, un nommé Lạc-Hầu, 駱侯 surtout, plus puissant que les autres, parvint à modifier le sentiment du roi. Celui-ci fit donc savoir au roi de Thục

qu'il avait réfléchi, et que, sa fille étant belle comme une immortelle, il ne pouvait la donner qu'au fils d'un Génie. Ce fut le chef de la tribu des Éperviers rouges qui l'obtint; il se nommait Sơn-Tinh, et il était considéré dans tout le pays comme le Génie des montagnes. Il emmena sa femme sur les sommets du mont Tản-Viên 傘圓 (le Ba-Vì), où il avait sa résidence[1].

Très mortifié de sa déconvenue, le roi de Thục jura de se venger et déclara au roi Hùng et à sa postérité une guerre sans trêve ni merci.

Pendant de longues années, en effet, les deux États furent en guerre, et eurent entre eux de fréquents et sanglants contacts, dans lesquels l'avantage resta toujours à Hùng. Celui-ci, peu à peu, s'enorgueillit de ses succès au point de se croire invincible, et négligea dès lors de se tenir sur sur gardes. Après une apparence de paix de dix années, Thục-Phán, 蜀泮, le fils du prétendant évincé, étant alors sur le trône, reprit la vieille haine de famille et conduisit à son tour son armée contre le petit-fils de l'ennemi héréditaire, le roi de Văn-Lang, mais au premier engagement ses troupes durent encore une fois se replier. Hùng, alors, perdit toute prudence, il rentra dans sa capitale, commanda des réjouissances publiques et s'enivra avec ses officiers. Thục-Phán, qui était parvenu à rassembler ses soldats et à les ramener en avant, parvint ainsi jusqu'à la capitale, qui s'appelait Phong-Châu, dont les portes étaient ouvertes, et dans laquelle il pénétra, tuant tout ce qu'il rencontrait.

Quand le roi Hùng se vit perdu, il entra dans une violente fureur; les vaisseaux de sa gorge se rompirent et le sang coula à flots de sa bouche. Il se précipita alors dans un puits où il mourut.

C'est ainsi que finit le dernier représentant de cette longue dynastie dont l'origine se perd dans d'obscures légendes, et que la vanité des Annamites fait descendre du deuxième em-

1. Voir le *Génie du mont Tan-Viên*, dans nos *Légendes historiques de l'Annam et du Tonkin* (Hanoi, 1887) et dans la IIIe partie de cet ouvrage.

pereur de Chine, Chen-Nong 神農, qui régna, disent les chroniqueurs chinois, cent quarante ans (de 2737 à 2697 avant notre ère), et qui est considéré, dans tout l'Orient chinois, comme le Génie de l'agriculture.

Thục-Phán, après sa victoire, réunit à son royaume celui de Văn-Lang, et en forma un seul État qu'il appela Âu-Lạc. Lui-même prit le nom de An-Dương-vương 甌駱 ou Yên-Dương-vương 安陽王, sous lequel il est connu dans l'histoire (56e année du règne de l'empereur chinois Nan-Ouang 赧王, 256 av. J.-C.).

Les Annales ne sont pas très explicites au sujet des limites de ce royaume de Thục, qui paraît s'être étendu, dans la région montagneuse, du nord de Bắc-Ninh sur toute la haute rivière Claire et sans doute une partie du Kouang-Si et du Yun-Nan. D'après le livre des Anciennes chroniques (Cựu sử 舊史), Thục aurait été non pas le royaume, mais le nom d'une puissante famille dont le fief limitait le Văn-Lang au nord et dont le chef n'aurait pris le titre de roi qu'après sa victoire sur le roi Hùng et la prise de sa capitale.

Le nouveau royaume, formé de la réunion de Thục et de Văn-Lang prit donc le nom de Âu-Lạc 甌駱 : la géographie de Cô-Hi-Phùng 顧希馮 dit que sous la dynastie Tchéou (1125-249 av. J.-C.), le pays occupé par les Giao-Chỉ s'appelait Lạc-Việt 貉越, et que sous la dynastie suivante de Tsin (Tần 秦), il prit le nom de Tây-Âu 西甌 ou de Âu-Lạc 甌貉. Le livre Giao-quảng-ký 交廣記 écrit par Hoàng-Tham 黃參, donne en quelque sorte l'origine de cette appellation; on y voit, en effet, que dans le pays des Giao-Chỉ se trouvait, au bord de la mer, une vaste étendue de terrain sans emploi, parce qu'elle était périodiquement recouverte par les marées. On appelait ce territoire Lạc-Điền 駱田, c'est-à-dire les champs du cheval à crinière noire; un habi-

tant de la contrée obtint l'autorisation de disposer de ces terrains, il les endigua, les mit en culture, et se trouva bientôt propriétaire d'un riche domaine qu'il érigea en fief du second degré (Hầu 侯, qui correspond à notre marquisat d'autrefois). Le chroniqueur ajoute qu'il fut vaincu par Thục.

La troisième année de son règne, qui était l'année cyclique Bình-ngọ 丙午, et la première du règne de l'empereur chinois Tong-Tchéou 東周 (255 av. J.-C.), le nouveau roi Yên-Dương-vương commença les travaux d'une grande capitale.

On l'appela d'abord Phong-Khê 封溪, c'est-à-dire le *Ruisseau du fief*, à cause d'un petit cours d'eau qui prend sa source non loin de là, dans les champs qui avoisinent Gio-nhon, et que l'on put utiliser pour les fossés de la nouvelle ville; puis, à cause du tracé elliptique de ses murs d'enceinte, qui rappelait au dire des habitants la forme de la coquille Loa, on la surnomma plus tard Cổ-Loa-thành 古螺城, c'est-à-dire la *Vieille cité du coquillage*.

On la trouve aussi désignée, dans certains endroits, sous le nom de Thành-Kha-Lu 城可縷, ce qui nous paraît être une prononciation étrangère de Cổ-Loa, Tư-Long-thành 思龍城, ou la ville du Dragon pensif, et Côn-Lôn 崑崙, à cause de la hauteur excessive de ses remparts de terre qui la faisaient ressembler de loin à la chaîne montagneuse des Côn-Lôn, qui va du mont Tam-Dao 三島 vers Thái-Nguyên.

L'histoire de l'édification et de la ruine de cette ville, qui fut en réalité la première cité vraiment historique du Tonkin, a donné lieu à une légende fort curieuse, qui s'est perpétuée à travers les âges, et qui a plus contribué à sa célébrité dans les temps modernes, que les faits historiques dont elle fut le théâtre et qui sont toujours, même par les lettrés, sacrifiés à la légende, dont voici le résumé.

Le roi Yên-Dương-Vương, ayant voulu construire une splendide capitale, jeta, dans le Việt-Thương 越裳, les fonde-

ments d'une ville immense qui avait la forme de la coquille Loa; mais au fur et à mesure que les murs s'élevaient, le roi les voyait s'écrouler et chaque jour il fallait recommencer le travail de la veille.

Désolé et ne sachant comment faire, Yên-Dương fit construire un autel et se mit en prières. C'était le 7e jour du 3e mois, l'autel se trouvait en dehors de la porte est de la ville, tout à coup il aperçut un vieillard qui se dirigeait de son côté, et, ayant fait quelques pas à sa rencontre, il reconnut un Génie. Il se prosterna alors et lui demanda ce qu'il devait faire pour avoir raison du mauvais sort qui s'opposait à l'achèvement de sa ville; le Génie lui répondit : « Assurez-vous le concours de l'envoyé de la rivière Claire » (Thanh-giang-sứ 清江使), et il disparut.

Le lendemain, le roi se trouvant au même lieu vit venir de la région du fleuve et s'avancer vers lui une tortue d or. Elle parlait le langage des hommes et paraissait très au courant des choses du ciel, de la terre, des diables et des génies; le roi fut émerveillé de tout ce qu'elle lui dit et il s'écria : « Qui donc vous envoie? » — « C'est, lui dit-elle, le Génie de la rivière Claire ». Yên-Dương reconnut l'envoyé dont lui avait parlé le vieillard de la veille. Il fit transporter la tortue dans la ville, sur un char magnifiquement doré, et quand ils furent arrivés au palais, le roi lui demanda pourquoi les murs s'écroulaient sans cesse avant d'être terminés.

La tortue d'or lui répondit : « Ce territoire autrefois était habité par de paisibles et laborieux habitants qui, sous le gouvernement d'un excellent roi, vivaient heureux du produit des terres et des rivières. Le fils de ce roi voulut spolier les habitants et les réunir à un royaume ennemi, ils refusèrent et s'enfuirent tous; ils vivent depuis ce temps sur la montagne Thât-Diệu 七曜.

Dans cette montagne se trouvent deux démons: l'un est l'esprit d'une chanteuse dont le corps a été enterré à l'emplacement même de cette ville il y a des siècles; l'autre est un coq blanc qui se livre à toutes sortes de maléfices. Près de là est une auberge tenue par un nommé Ngô-Công, dont la fille a secrè-

tement épousé le coq blanc; ces diables sont coalisés, ils tuent pendant la nuit les voyageurs qui se reposent à l'auberge, et s'opposent à la construction de la ville sur l'emplacement de la sépulture de la chanteuse. C'est le coq blanc qui se met en communication avec les diables; il emprunte pour cela la figure de l'oiseau Chi-hiêu[1], et porte le grimoire jusqu'à la cime de l'arbre Chiên-dan[2].

« Il faut vaincre ces démons, poursuivit la tortue, je vous y aiderai; nous lui ravirons son grimoire, et alors seulement vous pourrez achever votre ville. »

Ensuite la tortue donna au roi le conseil de se faire passer pour voyageur et d'aller demander un gîte dans l'auberge pendant qu'elle se tiendrait cachée près de la porte. Le roi accepta, mais quand il se présenta, l'aubergiste, qui était un honnête homme, lui dit : « Cette maison est hantée par des diables qui tuent les voyageurs ; il n'est pas encore très tard, allez vous reposer dans une autre auberge et ne restez pas ici. »

Le roi répondit en riant : « Le Ciel seul est maître de nos destinées et les diables n'y peuvent rien, si le ciel a décidé que je vive, je n'ai pas à craindre vos diables, et je reste. »

Quand la nuit vint, les démons accoururent et voulurent ouvrir la porte, mais la tortue qui s'était placée derrière les en empêcha et s'écria : « Allons, essayez donc vos maléfices contre moi, je vous défie. »

Les diables, en effet, allumèrent du feu et mirent tout en œuvre pour avoir raison du charme qui les maîtrisait, ils ne purent y parvenir et au chant du coq ils s'enfuirent tous. Le roi et la tortue les poursuivirent jusqu'à la montagne Thât-Diệu 七耀 où ils disparurent. Le roi revint seul à l'auberge.

Lorsqu'il fit jour, l'aubergiste, croyant son voyageur mort, envoya ses domestiques pour l'enterrer, ainsi qu'il avait coutume de faire pour les autres victimes. Quand les domes-

1. C'est un hibou à six pattes, sorte d'oiseau fantastique dont il est souvent question dans les livres de sorcellerie annamite.

2. C'est l'arbre auquel doivent monter tous ceux qui veulent se mettre en communication avec les diables.

tiques pénétrèrent dans la chambre du roi et qu'ils le virent très vivant et souriant, ils se prosternèrent devant lui et lui dirent : « Nous reconnaissons que vous êtes un Génie supérieur, donnez-nous un philtre pour sauvegarder les autres voyageurs. » Le roi leur dit : « Persuadez votre maître de tuer son coq blanc. » L'aubergiste accéda au désir du roi et tua son coq: aussitôt sa fille mourut.

Débarrassé de ces démons, le roi commanda de fouiller la montagne et de rechercher les ossements de la chanteuse qu'il fit brûler et dont il jeta les cendres au fleuve. Vers la fin de ce même jour, le roi et la tortue d'or gravissant la colline de Việt thường 越裳 aperçurent le hibou à six pattes dans les branches de l'arbre magique, il se dirigeait vers la cime en tenant le grimoire dans son bec; c'était l'esprit du coq blanc qui avait repris la forme du hibou, et qui recommençait ses manœuvres.

La tortue d'or prit aussitôt la forme d'un rat blanc, poursuivit et atteignit l'oiseau qu'elle mordit à la patte; la douleur qu'il en éprouva lui fit lâcher le grimoire qui tomba à terre, le roi s'en empara. Ce dernier maléfice étant vaincu, la ville fut terminée en moins d'un mois.

C'était une cité splendide; elle mesurait plus de mille « trương » d'étendue (près de 5 kilomètres), et avait la figure de la coquille Loa, d'où son nom de Loa-thành. Le roi et la tortue d'or y vécurent pendant trois ans ; au bout de ce temps la tortue demanda à s'en retourner, le roi, tout en la remerciant de ses services, lui dit : « La ville n'existe que par votre protection, qui la défendra quand vous ne serez plus là? » La tortue répondit : « Le bonheur et le malheur dépendent uniquement de la volonté du Ciel, soyez bon et vertueux, le Ciel vous aidera. Cependant, puisque vous manifestez une si grande confiance en moi, je veux vous faire un présent. » S'arrachant alors un ongle, elle le donna au roi en ajoutant : « Ajustez cet ongle à votre arc, et lorsque vous irez au combat, vous serez invincible. » Après ces mots, elle disparut dans la direction du fleuve.

Le roi fit ajuster par un habile artisan, nommé Cao-Lỗ 臯

魯, l'ongle précieux à son arc, qui fut depuis lors connu sous le nom de : « l'arc enchanté de l'ongle de la tortue d'or[1]. »

Les documents historiques annamites et chinois, que nous avons pu rassembler sur l'existence du royaume de Âu-Lạc et de sa capitale Cổ-Loa, font tous allusion à cette fable de la tortue d'or; elle n'est donc pas apocryphe et donne réellement la mesure de l'esprit superstitieux des Annamites de cette époque, et du rôle prépondérant des sorciers d'alors dans les affaires publiques. Nous avons trouvé cette même légende, gravée sur un monument de pierre, dans les ruines de Cổ-Loa.

Le royaume de Âu-Lạc paraît avoir joui, pendant les quarante premières années de sa fondation, d'une paix absolue; la Chine était alors occupée à résister aux attaques incessantes des Huns (Hioung-Nou 匈奴), qui la tinrent pendant des siècles dans de continuelles alarmes. Le désir effréné de Tsin-Chi-Hoang d'étendre ses frontières ne pouvant se satisfaire au nord, il se rejeta vers le sud et une expédition contre Cổ-Loa fut décidée.

L'an 213 avant notre ère, qui était l'année cyclique đinh-hợi, 丁亥, 44e du règne de Yên-Dương-vương, et 33e de Chi-Hoang, ce dernier convoitant, disent les Annales annamites, « les perles que l'on trouvait en grand nombre sur les bords de la mer de l'est », décida d'envahir le pays; à cet effet, il fit appel à tous les vagabonds et à tous les gens sans aveu, et en forma une armée formidable qu'il mit sous les ordres d'un nommé Dồ-Thuy 屠雎, et qu'il lança sur les frontières du sud.

Cette première invasion du territoire annamite par les Chinois paraît avoir été soigneusement préparée : l'empereur chargea un nommé Sử-Lộc 史祿, d'origine annamite, d'organiser le service des transports et des ravitaillements. Ce ne

1. Sur les arcs des montagnards du Tonkin, on peut encore voir parfois la figure d'une sorte de griffe qui rappelle la légende.

fut pas chose facile : il eut à tracer des chemins au travers de pays qui, jusqu'alors, en avaient été totalement dépourvus, et étaient recouverts de broussailles et de forêts. Il emprunta le plus possible les voies fluviales, et notamment le cours de la rivière qui passe au pied du mont Dương 陽山, au nord de la rivière Tương-Thủy 湘水, et qui se jette dans le Sở-Dung 楚溶; il traversa ensuite le pays de Tương-Kha 牂牁, descendit vers le sud et prit la mer.

C'était une voie très longue et pleine de difficultés; ces cours d'eau ne sont navigables qu'en une certaine saison et leurs eaux sans profondeur se répandent sur une trop large surface; Sử-Lộc y remédia en fabriquant, au moyen de pieux et de fascines, des berges artificielles assez rapprochées, entre lesquelles il contraignit le fleuve de passer, ce qui augmenta et la profondeur et la rapidité du courant; on compléta ce travail par l'établissement de trente-six écluses qui permirent, dans les plus mauvais endroits, de faire flotter des jonques pesamment chargées. Tout le matériel fut ainsi transporté à Lĩnh-Nam.

On s'empara d'abord du pays de Lục-Lương 陸梁 qui fut administrativement divisé en trois fractions : Qué-Lâm 桂林, Nam-Hải 南海, et Tượng-Quận 象郡. Mais on ne put aller plus loin; les habitants n'acceptèrent pas les Chinois, ils s'enfuirent dans les montagnes, et commencèrent contre les envahisseurs une guerre de partisans qui se termina à leur avantage et au cours de laquelle le général en chef, Dồ-Thuy, fut tué. Les Chinois durent évacuer tout le territoire, Cổ-Loa ne fut même pas menacé cette fois.

Le pays de Lục-Lương 陸梁, dont il est question ici, s'étendait de la partie méridionale de la Chine comprise entre le Kiang-Nan 江南 et les massifs montagneux du Kouang-Tong et du Kouang-Si; il était peuplé de montagnards robustes, rebelles à toute domination, parmi lesquels on comptait les Miao-tse 猫子, qui ne sont pas encore entièrement soumis à l'heure actuelle.

Les trois subdivisions qui furent tentées comprenaient :

1° Quê-Lâm ; c'était le nord de l'ancien royaume de Ba-Thục, le territoire actuel de Cao-Bằng et la province chinoise du Kouang-Si; la capitale du Kouang-Si s'appelle encore aujourd'hui Kouéi-Lin 桂林 (forêt de canneliers), Quê-Lâm en prononciation annamite.

2° Nam-Hải; comprenait la province entière du Kouang-Tong, une partie du Fou-Kien, et dans le Tonkin actuel, une partie du Quảng-Yên et du Lục-Ngạn.

3° Tượng-Quận; c'était le pays des Giao-Chỉ proprement dit, c'est-à-dire tout le delta du Tonkin, plus le Thanh-Hóa.

Cette tentative de division des territoires du sud par les Chinois, bien qu'elle n'ait eu d'abord aucun effet, n'en est pas moins très intéressante à retenir, en ce qu'elle fut le point de départ de la constitution définitive des provinces tant chinoises qu'annamites, et qu'elle marque l'aurore des temps annamites proprement dits. Lorsque soixante-treize ans plus tard, l'empereur Han-Vou-Ti s'empara définitivement du pays, il reprit ces premières divisions administratives, et fit du Quê-Lâm deux districts, Uât-Lâm et Xương-Ngô 鬱林, 蒼梧. Le Tượng-Quận étant très étendu, il le divisa en trois parties : Giao-Chỉ, qui comprit toutes les plaines du delta, Cửu-chân qui s'étendit des limites extérieures de la province actuelle de Nam-Dinh jusque de l'autre côté du Thanh-Hóa, et Nhựt-Nam 日南, c'est-à-dire le pays situé au sud du soleil, qui forme aujourd'hui les provinces annamites du Quảng-Bình et du Quảng-Trị.

Tous les territoires déserts de ces provinces furent appelés Hợp-Phô 合浦. On annexa aussi Chu-Nhại et Thiềm-Nhĩ, et on les fit administrer par des Tứ-Sử 刺史; ces deux pays furent réunis sous la même dénomination de Giao-Châu.

Sous la dynastie Ngô 吳, le territoire fut de nouveau séparé en deux gouvernements, Giao-Châu 交州 et Quảng-Châu 廣州; le chef-lieu de Giao-Châu fut alors placé à Long-Biên,

où l'on construisit une forteresse; huit cents ans plus tard on construisit sur l'emplacement de cette forteresse la capitale Dại-La-thành 大羅城, dont les vestiges se voient encore dans les environs immédiats de Hà-Nội. Quant au chef-lieu de Quảng-Châu, il fut placé à Phiên-Ngung 番禺, qu'on appelait autrefois la ville du mouton (Yang-tcheng 羊城). La ville prit le nom de la nouvelle division administrative, Quảng-Châu, ce qui, en chinois, se prononce Kouang-Tchéou; on l'appelle encore aujourd'hui Kouang-Tchéou-fou 廣州府: c'est la ville de Canton.

Quê-Lâm (Kouéi-Lin) fut également érigé en gouvernement spécial sous l'administration d'un An-phủ-Kinh-lược 安撫經略.

Ce fut pendant cette même année de l'attaque infructueuse de Âu-Lạc par les Chinois, 273 avant notre ère, que l'empereur Chi-Hoang-Ti fit commencer la construction de la grande muraille de Chine : il était dans la trente-quatrième année de son règne quand il en jeta les premiers fondements; il y employa plusieurs millions d'hommes. On ne cessa d'y travailler que dix ans après; Chi-Hoang était mort depuis sept ans. Ce travail colossal, monument éternel de la puissance des Chinois, s'étend de Lin-Tao 臨洮, dans les extrémités occidentales du Chen-Si 陝西, aux montagnes du Léao-Tong, ce qui fait en tout un itinéraire de plus de dix mille li, ou mille lieues terrestres, à cause des accidents du sol qu'il fallut ou franchir, ou contourner par des détours et des circuits.

Chi-Hoang-Ti avait éprouvé un certain dépit de la non-réussite de son expédition, aussi résolut-il trois ans après de la recommencer; il avait confié le gouvernement des deux provinces méridionales, Nam-Hãi et Long-Xuyên 龍川, à deux généraux de grande valeur que l'on appelait Nhâm-Ngao 壬囂 et Triệu-Đà 趙陀. Il leur commanda de lever

une armée de cinq cent mille hommes et de la jeter sur Âu-Lạc.

Ceci se passait en l'année cyclique Tân-mão 辛卯, la quarante-huitième du règne de Yen-Dương-vương, la trente-septième de Chi-Hoang-Ti (209 av. J.-C.). L'armée des Chinois était formée de tous ceux qui n'avaient pas de profession fixe, de tous les marchands qui n'avaient pour commercer que les objets de luxe, et de tous ceux qui, parmi les ouvriers et les gens de la campagne, étaient doués d'une grande force de corps.

Cette multitude, sans être autrement exercée, fut jetée sur la frontière et, ne rencontrant aucune résistance, arriva rapidement en vue de la capitale. Les deux généraux s'arrêtèrent à la montagne Tiên-Du 仙遊山 où ils se retranchèrent[1].

Le roi Yên-Dương sortit de Cổ-Loa à la tête de ses troupes et leur fit prendre position autour de la ville menacée. Les ennemis avaient pris les dispositions suivantes : Nhâm-Ngao, qui avait le commandement d'un corps d'armée, avait placé ses soldats sur des jonques et développait une ligne considérable d'investissement par une rivière qui ne pouvait être autre que le moderne sông Cà-Lồ. Triệu-Đà, à la tête du second corps d'armée, avait fortifié de remparts de terre la montagne Tiên-Du; quand il vit Yên-Dương disposer ses troupes en vue de lui offrir le combat, il sortit de ses retranchements, se porta à sa rencontre, et l'action s'engagea des deux côtés. La bataille ne dura que quelques minutes.

Ici, même avec les documents historiques, nous rentrons

1. Tiên-Du-So'n; c'est la montagne de Lan-Kha 爛柯, ou de la *hache rouillée*, dans le huyên actuel de Tiên-Du. Sur cette montagne on remarque une table de pierre au sujet de laquelle on raconte la légende suivante, qui explique le nom de la montagne :

« Un pauvre bûcheron, cherchant sur cette montagne des arbres à couper, se trouva tout à coup en présence de deux génies qui jouaient aux échecs sur cette table de pierre. Intéressé par la partie, il leur demanda la permission de les regarder, ils l'autorisèrent à rester une heure : mais une heure du temps des génies c'est cent ans du temps des mortels, et quand le pauvre homme put s'en aller, il était mourant de vieillesse et le fer de la hache qu'il tenait à la main avait complètement disparu, mangé par la rouille. »

dans le merveilleux. On a vu, dans la légende de la tortue d'or, que celle-ci, en quittant le roi, lui avait remis comme un talisman un de ses ongles et que le roi l'avait fait adapter à la gâchette de son arc. Or, une flèche de cet arc enchanté tuait dix mille hommes à la fois; lors donc que le roi vit le combat engagé, il saisit son arc et tira trois flèches, et trente mille cadavres chinois jonchèrent le sol.

Quand les soldats ennemis virent cela, ils se débandèrent et s'enfuirent dans toutes les directions, refusant de se battre contre des sortilèges; Triệu eut beaucoup de peine à les réunir dans le camp retranché, à l'abri des épaulements de terre de Tiên-Du ; pour surcroît de malheur, Nhâm-Ngao tomba subitement malade et dut rentrer en Chine.

Mais avant de quitter son collègue, il voulut l'entretenir secrètement, et il lui dit : « L'empire chinois est désormais trop vaste; il ne saurait ni continuer la guerre hors de ses frontières, ni assurer l'administration dans des possessions aussi éloignées de la capitale que les provinces dont le gouvernement nous est confié.

« Phiên-Ngung est entouré de montagnes et de fleuves qui s'étendent de l'est à l'ouest sur plusieurs mille li; les habitants vous assisteront dans la fondation d'un nouveau royaume, vous êtes le seul à qui je puisse confier ce projet auquel je songe depuis longtemps, je sens que je vais mourir, à peine pourrais-je revoir mon pays. Profitez de cette circonstance, vous avez une grande armée sous vos ordres, reprenez l'offensive, emparez-vous du royaume de Âu-Lạc et de sa capitale, réunissez-les à Nam-Hải, et soyez le maître d'un grand royaume. »

Il lui remit en même temps son brevet de gouverneur de Nam-Hải.

Ces paroles flattaient trop les aspirations ambitieuses de Triệu-Đà pour que celui-ci ne les accueillît pas avec plaisir; mais, songeant à l'arc enchanté, il comprit qu'il ne viendrait jamais à bout du roi Yên-Dương par la force, et il résolut d'employer la ruse. Il se contenta donc de compléter et d'étendre ses fortifications, et il établit, en avant des montagnes de

Tiên-Du et de Vũ-Ninh, en face de Cổ-Loa, comme une immense ville militaire. Ces retranchements, qui abritèrent un demi-million d'hommes il y a deux mille ans, se voient encore presque en entier sur la route de Bắc-Ninh à Hà-Nội, entre le canal des Rapides et la montagne de Vũ-Ninh, qui est derrière le phủ de Từ-Sơn, et que nous appelons la montagne des *Pins parasols*.

Les troupes de Yên-Dương rentrèrent dans Cổ-Loa, et les belligérants entamèrent des négociations qui aboutirent à la paix. Elle se conclut sur des bases singulières, qui font naître des doutes sur les prouesses du roi et sur la vertu de l'arc enchanté, car, bien que vainqueur et invincible, il abandonna à Triệu-Đà toute la partie de son royaume située au nord du Bình-Giang 平江.

La cession qu'il consentait était considérable, car la rivière Bình-Giang, choisie pour nouvelle frontière, et qu'on appelle encore sông Thiên-Dức 天德江 dans certains textes, paraît être le sông Cà-Lồ, qui passe près de Bắc-Ninh. Cette rivière, disent les géographies annamites, s'amorce au sông Lô-Giang 瀘江 (c'est-à-dire au fleuve Rouge), traverse le huyện de Dông-Ngàn et se divise en deux branches pour se jeter dans le sông Bình-Nan 平灘; on l'appelle encore rivière de Đông Ngàn 東岸.

De retour dans son gouvernement, Triệu-Đà, songeant toujours à la réalisation du projet que lui avait suggéré Nhâm-Ngao, feignit de vouloir vivre sur un pied de relations très amicales avec son voisin; il envoya même son fils Trọng-Thủy 仲始 à la cour de Cổ-Loa, et quelque temps après demanda et obtint pour lui la main de la princesse Mị-Châu 媚珠, fille du roi Yên-Dương.

Le gendre, confident des menées politiques de son père, sut capter la confiance de tout le monde, et surtout de la princesse sa femme; un jour, il se fit remettre par elle l'arc enchanté, et n'eut rien de plus pressé que d'en changer la gâchette; il

déroba l'ongle de la tortue d'or et le remplaça habilement par un autre.

Quand il fut en possession du précieux talisman, il prétexta un désir ardent de revoir son père et partit pour la Chine. Avant de quitter Mị-Châu il lui dit : « Si l'affection que je porte à mon père me force à entreprendre aujourd'hui un voyage aussi long, soyez sûre que mon amour pour vous n'en est pas diminué; je me hâterai de revenir près de vous dès que j'aurai pu me prosterner devant mes parents. Mais, hélas! si l'affection que je vous porte est éternelle, la paix des nations est bien éphémère, comment ferais-je pour vous rejoindre à mon retour si, pendant mon absence, la guerre vous contraignait à fuir et à vous cacher? »

Mị-Châu répondit : « Je suis une femme bien faible et mes ressources personnelles sont restreintes, cependant je porte toujours en hiver un vêtement doublé de duvet d'oie; si j'étais contrainte de m'enfuir, je jetterais derrière moi ce duvet à tous les carrefours et vous pourriez ainsi retrouver mes traces. »

Quand Triệu-Đà se vit en possession de l'ongle enchanté, il ne se contint plus de joie, et ne voulut pas attendre plus longtemps pour la mise à exécution de son coup d'État. Les circonstances ne pouvaient être plus favorables; Tsin Chi Hoang-Ti venait de mourir, et l'empire était en proie à toutes les menées des partis ambitieux qui se disputaient le trône, et des anciens vassaux ou princes feudataires qui revendiquaient la reconstitution de leurs fiefs, et le retour à la féodalité. Nhâm-Ngao aussi était mort; Triệu-Đà commença donc par se proclamer roi de Nam-Hải et, afin de prévenir l'intervention de la Chine dans cette affaire, il envoya des émissaires dans les pays de Hoành-Phô, 横浦, de Dương-Sơn, 陽山, de Nát-Khê, 湟溪, et sur toutes les frontières, avec mission de persuader aux habitants qu'ils étaient menacés de l'invasion de hordes innombrables de brigands qui, après avoir ravagé les provinces du nord, allaient se rabattre vers leur territoire. Il réussit pleinement dans son stratagème : le nouvel empereur de Chine, à la première nouvelle de la rébellion de

son gouverneur, envoya des troupes contre lui, mais ils trouvèrent tous les chemins obstrués, les ponts coupés et des paysans en armes embusqués partout pour les recevoir. Ils durent battre en retraite. Alors Triệu-Đà remplaça tous les anciens fonctionnaires nommés par la cour de Chine par des hommes à lui; il réorganisa l'armée et marcha sans plus tarder contre Yên-Dương-vương.

Ce dernier accueillit par un éclat de rire la reprise des hostilités et ne voulut prendre aucune mesure pour mettre sa capitale en état de défense. Quand du haut des remparts de Cổ-Loa, les vigies lui signalèrent les masses profondes de l'armée de Triệu qui s'avançaient dans la plaine, il ne voulut même pas interrompre sa partie d'échecs, et se contenta de dire : « Mon voisin Triệu a-t-il donc déjà oublié la puissance de mon arc? » Quand les Chinois arrivèrent aux portes de la ville, le roi demanda son arc enchanté, mais à la première flèche qu'il tira dans la direction des ennemis, il s'aperçut de la trahison dont il avait été victime et, désespéré, voyant tout perdu, s'enfuit à cheval vers la mer, emportant sa fille en croupe, et abandonnant sa capitale et son royaume.

Il arriva ainsi au port de Bích 碧, dans le huyện de Đông-Thành 東城, et vit soudain sortir des flots la tortue d'or qui lui dit : « Comment peux-tu songer à te soustraire à ton ennemi par la fuite quand tu le portes en croupe? » Le roi se retourne et poignarde sa fille; Mị-Châu tombe et dit en mourant : « Je suis victime de mon amour et de ma confiance, que mon sang se change en perles pour rappeler cette faute. »

Le sang de Mị-Châu fut en effet absorbé par les huîtres du rivage qui, depuis cette époque, contiennent des perles.

Quant au roi Yên-Dương, tenant à la main une corne de rhinocéros, il pénétra dans la mer, la tortue d'or le précédant et séparant les eaux devant lui; elle le conduisit ainsi jusqu'au fond de son royaume.

L'endroit où disparut le roi s'appelle aujourd'hui le port de Bích 碧, il est près du cap Đồ-Sơn 塗山, du village de Cao-Du 高遊, et appartient au phủ de Biên-Châu 邊州 dans le

Nghệ-An 乂安. Tout auprès de là sur une petite montagne appelée Mộ-Dạ, 暮夜, qui appartient au village de Hương-Hải 香海, on a élevé un temple pour perpétuer le souvenir de la mort extraordinaire, à cet endroit, de Yên-Dương-Vương. Ce temple existe encore.

Trọng-Thủy, l'époux de Mị-Châu, et la cause de tous ces malheurs, accompagnait son père dans son expédition contre Cổ-Loa; après la prise de la ville, ne trouvant pas sa femme dans la demeure royale, il s'élança sur ses traces qu'il reconnut au duvet d'oie qu'elle avait semé et qui s'était accroché aux buissons des carrefours; il put ainsi la suivre jusqu'à la mer où il ne trouva que son cadavre. Il le fit ensevelir et le rapporta à Cổ-Loa où il l'inhuma.

Trọng-Thủy aimait sa femme; sa mort lui causa un chagrin très violent; il vécut dès lors retiré de la société des hommes, se complaisant à rêver dans les endroits de la ville qu'affectionnait jadis l'infortunée Mị-Châu, et où il lui semblait retrouver son image. En face du palais se trouvait un bassin circulaire dans lequel la princesse avait coutume de faire prendre l'eau pour ses ablutions, Trọng-Thủy passait là des journées entières à pleurer; il finit, dans un moment de désespoir, par se précipiter dans cette pièce d'eau où il se noya. Il laissait un enfant en bas âge, qui fut élevé par son grand-père Triệu-Đà[1], mais qui dut attendre longtemps sa succession : il lui succéda à l'âge de soixante-dix ans.

La prise de Cổ-Loa eut lieu en l'année cyclique Qúi-tị 癸巳 (207 av. J.-C.), la cinquantième du règne de Yên-Dương-

1. Triệu-Đà était un Chinois du nord; il était né à Tchin-Ting 眞定, chef-lieu d'un département de la province actuelle de Pé-Tchi-Li 比直隸; il régna soixante-onze ans et mourut à l'âge de cent vingt ans, en l'année Giáp-thân 甲申, 136 avant J.-C. Il fut inhumé sur une colline nommée Ngung 禺山, qui est située à un kilomètre au nord de la ville du troisième ordre Nan-Hai-shien 南海縣, qui n'est aujourd'hui qu'une division administrative de la ville de Canton.

vương, qui fut le seul roi de ce royaume éphémère de Âu-Lạc. Le grand empereur Tsin-Chi-Hoang-Ti que les historiens ont surnommé le Napoléon de la Chine, était mort depuis deux ans; il avait eu pour successeur Eul-Che-Houang-Ti, qui devait lui-même l'année suivante tomber sous un soulèvement populaire, laissant le trône à un autre qui fut le dernier de la dynastie, et ne régna que quarante-six jours. La ruine de Cổ-Loa coïncida donc avec la fin de la dynastie chinoise des Tsin, qui compta quatre empereurs, dura quarante-trois ans, et fit la Chine ce que nous la voyons aujourd'hui.

Triệu-Đà, nous l'avons vu, se proclama roi de Nam-Hải; il prit le nom de Triệu-Võ-Đế (en chinois, Tchao-Vou-Ti 趙武帝), établit le siège de son gouvernement à Phiên-Ngung, c'est-à-dire Canton, dont il fut le véritable fondateur, et qu'il entoura le premier d'une ceinture de murailles. Il plaça des gouverneurs généraux à Giao-Chỉ-châu (Hà-Nội), et à Cửu-Chân (Thanh-Hóa).

L'empereur de Chine ne tenta rien pour reprendre les provinces que lui avait prises Triệu-Đà; il lui envoya même, en l'année ât-tị 乙巳, 196 ans avant J.-C., une ambassade chargée de lui remettre les cachets et les insignes de roi, et lui demander de ne pas être un ennemi.

A l'histoire de Cổ-Loa se rattache intimement un épisode historique important dont le pays a conservé le souvenir : c'est celui de l'intervention d'un sujet de Yên-Dương dans la guerre des Chinois contre les Hiong-Nou, voici dans quelles circonstances.

Dans le pays de Thi-Khiêm 施謙 (aujourd'hui village de Kẻ-Trèm 几占, dans le huyện de Từ-Liêm 慈廉, près de Hà-Nội), vivait sous Yên-Dương-vương un homme d'une taille extraordinaire qu'on appelait Lý-Ông-Trọng 李翁仲; il mesurait 2 trượng et 3 thước de hauteur, soit 23 pieds chinois. Bien que d'un caractère très doux, il était un sujet perpétuel de gêne et d'appréhension pour le pays, car sa force était terrible et inconsciente, et il tuait les gens sans le vouloir, rien que de les toucher.

Lorsque Triệu envahit pour la première fois Âu-Lạc, le roi Yên-Dương ayant fait la paix ainsi que nous l'avons vu, fit présent du géant au général chinois. Celui-ci l'envoya à l'empereur qui se montra fort satisfait; il fit instruire le phénomène dans l'art militaire et lui confia un commandement à Lin-Tao [1], place forte incessamment attaquée par les Hung-Nô. Il y réussit à merveille et devint la terreur des barbares ; l'empereur le récompensa, le nomma marquis (hầu) de Phu-Tin 孚信侯 et lui fit épouser une de ses filles.

Quand il fut vieux, Lý-Ông-Trọng revint dans son pays, mais aussitôt après son départ, les Hung-Nô reprirent l'offensive et on ne put les contenir. L'empereur, effrayé, envoya en toute hâte un messager à son gendre le géant pour le faire revenir, mais celui-ci, ayant respiré l'air natal, ne voulut plus retourner en Chine et se cacha dans les environs de son village. A cette nouvelle, l'empereur entra dans une violente colère, et il fit demander, au roi de Cổ-Loa, de lui livrer le transfuge pieds et poings liés. Yên-Dương, très ennuyé de cette aventure et ne trouvant personne qui voulût se risquer contre le géant, imagina de dire qu'il était mort. L'empereur, soupçonnant la ruse, envoya des gens pour s'assurer du fait ; le roi ordonna alors à ses gens de faire cuire du riz, et de le répandre dans la maison abandonnée de Lý-Ông-Trọng (on sait que les déjections des pestiférés ressemblent à du riz cuit) ; il espérait ainsi donner une preuve suffisante de ce qu'il avait avancé, mais les envoyés exigèrent que le cadavre leur fut représenté. Alors Lý-Ông-Trọng, au courant de toutes ces manœuvres, ne voulant à aucun prix retourner en Chine, et craignant d'attirer sur son pays les malheurs de la guerre, se donna volontairement la mort.

L'empereur de Chine en ressentit un violent chagrin ; il rendit à son gendre des honneurs posthumes, fit fondre en bronze sa statue et la plaça à la porte des écuries impériales

1. Lin-T'ao 臨洮 se trouvait près de Koung-Tch'ang 鞏昌, dans la préfecture actuelle de Kan-Sou 甘肅.

de Hàm-Dương 咸陽. Cette statue avait des proportions colossales, elle était creuse et l'on pouvait à l'intérieur facilement loger trente hommes. On y entretint par la suite une petite garnison de soldats chargés d'entrechoquer leurs armes et de pousser des clameurs; les Hung-Nô, croyant la statue vivante, se tinrent toujours, disent les chroniques, à une distance respectueuse.

Sept ou huit cents ans plus tard, un gouverneur chinois de la province de Giao-Chỉ, nommé Triệu-Xương 趙昌, fit rechercher l'emplacement de la maison de Lý-Ông-Trọng et commanda d'y élever un temple, qui existe encore sur la rive droite du fleuve Rouge, et qui est connu dans les environs de Hà-Nội sous le nom de « Pagode des quatre colonnes ».

Kao-P'ien 高駢 (Cao-Biền), le fameux général qui régna au IXe siècle sur l'Annam, fit sculpter en bois la statue du héros, et la plaça dans le temple. Cette statue fut détruite par les Tây-Sơn à la fin du siècle dernier; on l'a remplacée en 1888 par une autre statue de dimensions énormes, et on a placé à côté celle de la femme du géant, la fille de l'empereur de Chine.

Qu'il nous soit permis d'ouvrir ici une parenthèse. Les Hung-Nô (en prononciation chinoise Hiong-Nou), c'est-à-dire les « esclaves révoltés », sont les Huns dont les migrations dans l'ouest amenèrent plus tard la défaite de l'empire gothique d'Hermanric, l'émigration des Pélages, et l'amoindrissement de la puissance de Rome, déjà si faible sous Valence.

Ces peuplades qui ont laissé, aussi bien dans l'histoire de l'Occident que dans celle de l'Asie, d'ineffaçables souvenirs, occupaient à l'époque où se déroulèrent les faits historiques que nous étudions, une aire géographique assez étendue entre le nord de la Chine et l'ouest de la Mandchourie. Elles étaient en partie nomades, et très habiles dans tous les exercices de guerre. Les Huns, disent les historiens, étaient insensibles à la honte, pillards dans la victoire, humbles dans la défaite, respectueux des forts, pleins de mépris pour les faibles, même quand il s'agissait de malades ou de vieillards. Ils

devaient, à la mort de leur père, épouser ses femmes, à l'exception de leur propre mère, et, à la mort de leur frère, épouser leur belle-sœur.

Leur type se rapprochait de celui des Osbecks et des races turcomanes que nous a fait connaître, le premier, Arminius Vambéry, le faux derviche. Voici ce qu'en dit Jornandes, l'historien goth de la guerre d'Attila : « Species pavenda nigredine quaedam de formis offa non facies, habensque magis puncta quam lumina. » Gibbon voit dans cette description la caricature des Mongols.

L'historien chinois Sse-Ma-Tsien 司馬遷 dit, dans son Ethnographie des peuples étrangers à la Chine, au chapitre consacré aux Hiong-Nou (匈奴), que le Chan-Jung 山戎, les Hien-Yun 玁狁 et les Chiun-Yu 熏鬻, sont les noms d'une même race à différentes époques.

Au temps fabuleux de Yao, on les appelait Hiun-Yu; sous les Tchéou, 1122-255 avant J.-C., Hien-Yun; sous les Tsin, 246-202 avant J.-C., Hiong-Nou.

A l'époque où l'Annamite Lý-Ông-Trọng eut à les combattre pour le compte de la Chine, deux princes Hiong-Nou, nommés Téou-Man 頭曼 et Chan-Yu 單于, imposèrent un semblant de législation à ces peuplades incohérentes; Téou-Man fut assassiné par son fils Mo-Te 冒頓 qui reprit aux Chinois une grande partie du territoire dont un de leurs généraux s'était emparé sur les Hiong-Nou. Ce Mo-Te était alors si redoutable que l'empereur Cao-Tô 高祖, n'ayant plus son géant à lui opposer, lui donna en mariage une princesse du sang, et lui paya une rente sur le trésor de l'empire. L'armée de ce barbare comptait trois cent mille hommes; les Annales chinoises de cette époque sont remplies de ses prouesses.

Vers 140 avant notre ère, sous le règne de Vou-Ti, la guerre reprit avec acharnement entre les Chinois et les Hiong-Nou; les Chinois eurent l'avantage et, sous le règne de Han-Tsiuan-Ti 漢宣帝, l'an 73 avant J.-C., annexèrent à l'empire une

partie du territoire des Hiong-Nou. Ceux qui n'avaient pas voulu se soumettre s'étaient réfugiés entre le fleuve Amour et l'Altaï; les Chinois les y poursuivirent et les pourchassèrent au nord et à l'ouest de l'Altaï, c'est alors que ces peuplades débordèrent sur l'Europe, refoulant les Ostrogoths, les précipitant sur les Visigoths, et ceux-ci sur l'empire d'Orient[1].

Les Huns ont laissé des desendants en Europe, car un certain nombre de leurs hordes s'y sont fixées. Au IIe siècle de notre ère, parmi les populations slavonnes des rives du Dniéper, les auteurs grecs citent les « Xonnoi » que les Latins appelaient « Hunni »; il est à croire, en outre, que les mots *Ugri*, *Ungri*, *Hongrie* (*Hun-gary*), ne sont que des dérivés du même nom.

Nous n'irons pas plus loin dans la partie historique de cette monographie : nous avons pris Cổ-Loa à sa fondation, nous la laisserons au moment de sa chute. A dater de ce jour elle disparaît totalement de l'histoire, et depuis vingt siècles elle n'est plus qu'un souvenir, qu'une expression, voire même, a-t-on pu dire jusqu'à ces derniers temps, un problème archéologique.

Nulle part l'histoire de Cổ-Loa, qui fut en quelque sorte l'*Ilios* du Tonkin, n'a été donnée avec les développements qu'elle comporte; elle se résume, la plupart du temps, dans les livres européens, par la légende de la tortue d'or. C'est le P. Legrand de la Lyraye qui, dans ses remarquables *Notes historiques sur la nation annamite*, a donné la relation la plus étendue des principaux faits se rapportant à la période que nous venons d'étudier, et elle tient dans quatre pages. Parlant de Cổ-Loa, il dit que *les restes de cette immense forteresse se voient encore sur la lisière des forêts des provinces nord du Tonkin, et qu'il en est fait mention chaque année sur la carte de l'empire chinois imprimée dans l'Almanach officiel.*

Il est manifeste que le P. Legrand de la Lyraye, le seul

1. M. E. H. Parker publie en ce moment, dans la *China Review* de Hong-Kong, sous le titre de *The Turco-Scythian tribes*, une très intéressante monographie des Huns ; on peut y suivre le développement des faits que nous venons d'esquisser rapidement.

écrivain qui fasse mention de l'emplacement de Cổ-Loa, n'a jamais vu les vestiges dont il parle, et qu'il n'a donné à ce sujet qu'une appréciation d'emprunt; Cổ-Loa se trouve dans le huyện de Dong-An, de la province de Bắc-Ninh, à quelques kilomètres seulement de la jonction du canal des Rapides et du fleuve Rouge, dans la direction des monts Tam-Đảo. Sa situation en dehors de toutes les routes fréquentées par les Européens, dans un milieu qui, bien qu'à proximité de Hà-Nội, est assez souvent visité par les bandes de pirates qui rayonnent, aux approches des montagnes, de la rivière Claire aux solitudes boisées du Yên-Thế, est seule la cause de l'oubli dans lequel cette importante place forte, la plus ancienne du pays, est restée pour nous au point de vue archéologique.

Les vestiges de Cổ-Loa sont restés à peu près intacts depuis la prise de la ville, ils recouvrent une vaste étendue de terrain, plus que la surface actuelle de Hà-Nội. Ils se composent de trois enceintes concentriques de terrassements énormes séparés les uns des autres par des fossés de 200 mètres de large par endroits; ce sont les remparts de la ville. Les fossés sont aujourd'hui convertis en rizières; les remparts, auxquels on a fait, assurent les habitants, d'importants emprunts de terre, ont encore par endroits de 8 à 12 mètres de hauteur; à leur partie supérieure, de distance en distance, se trouvent des tumulus, sortes de terrasses plus élevées encore de quelques mètres, sur lesquelles, probablement étaient installées des tours en bois pour dominer et surveiller les environs.

Ces murs de terre, aux approches des portes, étaient renforcés d'ouvrages avancés, qui ont été en partie conservés, tandis que les portes ont disparu pour laisser place à de petites poternes de briques et de bambous. A part les endroits occupés par les temples et par les paillottes du village actuel de Cổ-Loa, qui peut contenir, d'après les renseignements que nous avons recueillis sur place, cinq ou six mille âmes, le tout est envahi par les arbres et les broussailles.

Au centre de la troisième enceinte, couronnant le sommet et le versant d'un petit monticule, s'élève le palais du roi. Il se compose d'un corps de logis principal flanqué de deux bâtiments latéraux ; on y accède par un portique monumental à

étage, et en traversant deux cours par une voie large de 3 mètres, grossièrement pavée de dalles informes de marbre noir.

Le portique, de style annamite moderne, a été récemment reconstruit ; il est à trois entrées et à étage, couvert d'un toit aux angles retroussés et garnis de chimères ; il surmonte un large escalier de pierre d'une dizaine de marches dont les rampes latérales, très remarquables, sont formées chacune d'un énorme dragon monolithe, à mains humaines, qui se tient la barbe à poignée.

Le bâtiment principal a la forme de toutes les constructions annamites ; c'est une charpente massive et surbaissée, couverte en tuiles, supportée par d'énormes colonnes de bois de fer. L'édifice présente deux nefs successives en profondeur ; au centre de celle du fond, se trouve un sanctuaire complètement fermé de tous côtés par des panneaux de menuiserie et des draperies, il contient la tablette funéraire du roi ; elle est, dit-on, en bois de santal. Au fond de la pièce et à droite, sur une table autel adossée au mur, se trouve la tablette de son père ; celle de sa femme est placée sur un autel latéral, à gauche de la même pièce.

La nef d'entrée est tout entière remplie par les autels du culte, au nombre de deux ; le premier porte la tablette honorifique du roi, voici l'inscription de cette tablette, qui repose sur un riche trône sculpté et laqué : « Yên-Dương-Vương Hoàng-Đê-Vi 安陽王皇帝位 ». Le second, qui se compose d'une haute table à sacrifices, remarquablement sculptée, laquée et dorée, supporte un coffre où sont enfermées des chartes royales conférant à l'esprit du roi des dignités posthumes, et aux habitants du pays certaines immunités au sujet de l'impôt ; nous donnons plus loin la traduction des principales pièces de cette précieuse collection épigraphique.

De chaque côté de l'autel sont suspendues deux planches laquées portant une inscription glorificatoire ; c'est, ainsi que l'indique la signature, un présent de Thuyêt 宗室說, le ministre annamite rebelle, notre irréconciliable ennemi.

Les bâtiments latéraux n'ont d'autre rôle que de servir à remiser les accessoires de procession, et à loger les gardiens ;

ils servent aussi, les jours de fête, d'abri aux pèlerins. Ce sont de simples hangars ouverts sur la cour.

Deux stèles de pierre, scellées dans le mur du temple, donnent les noms des familles auxquelles le soin de l'entretien du temple fut officiellement confié.

En avant du portique d'entrée, de l'autre côté de la route, se trouve une vaste pièce d'eau quadrangulaire, au milieu de laquelle est inscrit un autre bassin circulaire, auquel on accède par une petite chaussée, et dont on peut faire le tour par une autre chaussée de 3 mètres de largeur environ, sur 125 mètres de circonférence. C'est le bassin historique dans lequel le malheureux Trọng-Thủy se noya de chagrin il y a vingt siècles.

L'eau de ce bassin passait, après le suicide de Trọng-Thủy, pour avoir la propriété d'augmenter l'éclat des perles et des pierres précieuses, et c'est en raison de cette réputation que pendant mille ans, les empereurs chinois exigèrent qu'au tribut annuel que leur devait l'Annam, on joignît un vase de l'eau de ce bassin. Ce fut la dynastie de Lý qui s'exonéra de cette singulière redevance, en donnant pour motif que l'eau du bassin venait d'être souillée par le cadavre d'un paysan qui s'y était noyé, et qu'elle avait perdu toute sa vertu miraculeuse.

Le palais a été identifié par les géomanciens annamites avec la tête du dragon impérial dont les remparts de la ville sont les replis. A l'intérieur du portique, de chaque côté de la voie pavée, on remarque dans le sol deux excavations assez profondes en forme de cuvettes, ce sont les yeux du dragon ; la pièce d'eau est sa gueule, et dans une partie du bassin rectangulaire, on remarque une île minuscule et boisée qui n'est autre que la perle de la sagesse et de l'immortalité que le dragon tient dans sa gueule.

Un tumulus d'une certaine hauteur et de forme oblongue s'élève sur la droite du palais, c'est le Tịch-Điền 籍田, l'autel en plein air où le roi Yên-Dương venait offrir le sacrifice au Ciel, et célébrer, en l'honneur de l'agriculture, les fêtes solsticiales. On a élevé à son sommet un petit monument de

marbre sur les quatre faces duquel l'histoire de Cổ-Loa est gravée en langue chinoise, ainsi que certains autres documents dont nous donnerons les textes originaux aux Pièces justificatives et la traduction ci-après.

A quelques centaines de mètres au nord du palais se trouve le tombeau de l'infortunée Mị-Châu ; l'emplacement même de sa sépulture ne porte aucune marque extérieure, mais le petit temple funéraire, très humble d'aspect, est toujours là ; il est précédé d'un véritable phénomène de végétation, c'est un banian, peut-être millénaire, qui a englobé de son tronc et de ses racines la porte d'accès voûtée et les deux murs latéraux, de sorte qu'il faut passer au travers du tronc du colosse pour pénétrer dans la cour antérieure de l'édicule.

Comme on le pourra voir par les pièces qui suivent, les habitants de Cổ-Loa ont, à plusieurs reprises, été déchargés de tout impôt, de toute corvée, sous l'obligation pour eux d'entretenir et de garder à perpétuité les lieux historiques, et d'assurer les dépenses du culte rendu au vieux roi de Âu-Lạc.

Voici deux mille ans passés que, sans interruption, ils s'acquittent de ce pieux devoir, et que la petite lampe funéraire brûle devant la tablette du roi. On peut dire hardiment qu'une telle persistance dans le culte du souvenir est sans précédent et sans analogue au monde entier.

DEUXIÈME PARTIE

Documents épigraphiques. — Pièces justificatives. — Originaux et traductions.

N° 1.

Charte accordant aux habitants de Cô-Loa toutes les franchises et toutes les exemptions fiscales, à charge par eux d'entretenir les monuments historiques.

(1606 de notre ère).

« Dô-Nguyên-Súy, prince de Bình-An, surintendant général du royaume, grand tuteur,

« Fait savoir aux notables, aux habitants et aux soldats de Cô-Loa, du huyện de Đông-An, que dorénavant le village sera totalement dégrevé des impôts et charges de toute nature affectant les rizières communales et particulières, les mares, les étangs, les marchés, les terrains, les ponts, les canaux, et en général de toute redevance mentionnée au registre fiscal.

« Les habitants sont également exonérés de l'obligation de fournir des porteurs aux ambassadeurs envoyés en Chine, des corvées pour l'entretien des digues, routes, canaux et aqueducs. Mais ils devront par contre fournir à perpétuité des soldats pour la garde du temple royal et des serviteurs pour l'entretien de tous les objets du culte. Ils devront en outre pourvoir à tous les frais occasionnés par les fêtes votives et les sacrifices anniversaires.

« Il est interdit aux fonctionnaires provinciaux de réclamer un impôt ou une redevance quelconque aux habitants de Cô-Loa, en un mot de les troubler par des revendications fiscales quelles qu'elles soient.

« Fait le 6e jour du 10e mois de la 50e année du règne de Hoàng-Định [1]. »

Quatorze ans plus tard, sous le règne de Vĩnh-Thô (1620), le 5e jour du 8e mois de la 2e année du règne [2], il fallut de nouveau notifier ce décret d'exemption aux autorités fiscales, le texte même du décret fut à cette époque gravé sur une stèle de pierre qui existe encore, nous le reproduisons aux Pièces justificatives sous le n° 2.

N° 3.

Cette charte n° 3 reproduit le même texte que les deux précédentes; elle date du 24e jour du 8e mois de la 6e année de Phúc-Thái (1649), et fut écrite par le « comte de Tây-Quôc, délégué impérial, maréchal de gauche, commandant en chef les forces de terre et de mer, administrateur général des affaires de l'empire, et grande majesté [3]. »

N° 4.

Nouvelle notification de la même charte, en date de 1672, le 4e jour du 2e mois de la 9e année de Cảnh-Trị 景治 [4].

1. Kinh-Tông 敬宗, 15e roi de la dynastie de Lê 黎 (postérieure), règna de 1599 à 1619, sous les chiffres de Thân-Du'c 慎德 et de Hoàng-Dinh 弘定.

2. Lê-Thân-Tông 黎神宗 (Lê-Duy-Ki 黎維祺), règna sous le chiffre de Vinh-Tô 永祚, de 1618 à 1628; sous le chiffre de Du'c-Long 德隆, de 1628 à 1635; et sous celui de Du'o'ng-Hôa 陽和, de 1635 à 1643. Ce fut sous son règne que le vice-roi Trinh-Tông 鄭宗 fonda la seigneurie du Tonkin, et que les premiers missionnaires pénétrèrent dans le pays.

3. Lê-Chon-Tông 黎眞宗 (Lê-Duy-Hu'u 黎維祐), 17e roi de la dynastie, règna de 1643 à 1648, sous le chiffre de Phúc-Thái 福泰 ou Phu'o'c Tho'i.

4. Lê-Huyên-Tông 黎玄宗 (Lê-Duy-Vu 黎維禑), 19e roi de la dynastie, règna de 1663 à 1673 sous le chiffre de Canh-Tri 景治.

N° 5.

Stèle commémorative des titres honorifiques posthumes conférés par les rois à Yên-Dương-Vương.

« Nous, notables, vieillards, fonctionnaires et gens du peuple du huyện de Đông-An, du phừ de Từ-Sơn, rassemblés pour ériger ce monument en mémoire de l'antique cité de Loa, avons d'un commun accord rédigé cette inscription.

« Le village de Cổ-Loa est bâti sur les ruines de Loa-Thành. Parmi les ruines de Loa on remarque le palais de Yên-Dương-Vương. Ce palais, qui est aujourd'hui le temple funéraire du grand roi, est l'objet du respect universel et d'un culte national.

« Notre roi, suivant une pieuse tradition, a ajouté un nouveau titre à tous ceux qu'avaient conférés au saint ancêtre les rois précédents. Il a donné des rizières pour augmenter le domaine du culte et a exempté le village de corvées et d'impôts. »

« Cette inscription, gravée sur la pierre, témoignera à perpétuité de notre reconnaissance. »

Suit la nomenclature des titres conférés par les rois, dont nous croyons sans intérêt de donner ici la fastidieuse traduction ; ils comprennent au total 146 caractères que l'on trouvera aux Pièces justificatives.

La stèle a été érigée en 1685, le 24e jour du 6e mois de la 4e année du règne de Chính-Hòa [1].

Les mandarins de la province de Bắc-Ninh ne nous paraissent pas avoir été, pendant tout le cours du XVIIe siècle, animés de bien grands sentiments de respect et de déférence envers les décisions du pouvoir, même quand le pouvoir

1. Lê-Hi-Tông 黎熙宗 (Lê-Duy-Hiệp 黎維祫), 21e roi de la dynastie, règna d'abord sous le nom de Vinh-Tri 永治, puis sous celui de Chính-Hòa 正和, de 1675 à 1705.

prenait le soin d'en faire graver le texte sur des tables de pierre, car nous avons encore trouvé deux autres chartes (les nos 6 et 7) rédigées dans les mêmes termes que les précédentes, pour notifier à nouveau aux mandarins d'avoir à ne percevoir aucun impôt à Cổ-Loa.

L'une, le no 6, est datée du 20e jour du 12e mois de la 5e année de Chính-Hòa (1686).

L'autre (7e charte, no 10 des Pièces justificatives), est datée du 2e jour du 6e mois de la 7e année de Vĩnh-Thịnh (1713) [1].

En 1708, on fit de nouveau graver l'édit royal sur une stèle de calcaire qui fut érigée sur le côté du palais, et on y ajouta le texte suivant :

« Depuis longtemps ces exemptions avaient fait l'objet de décrets royaux, et les décrets avaient été promulgués, mais sans souci pour des ordonnances royales, les sbires des bureaux et les soldats continuaient chaque année à exiger des familles dégrevées, l'impôt et la corvée. Ces familles, troublées ainsi dans l'exercice des pieuses obligations qui leur sont imposées, réclamaient auprès du trône, et il fallait incessamment recourir à de nouvelles ordonnances pour le même objet.

« Comme il importe au plus haut point à la longévité de la dynastie et à la tranquillité du royaume de perpétuer le culte de Yên-Dương-Vương, le roi a décidé que chaque année cette charte, dont le texte est à nouveau gravé sur la pierre, serait proclamée à haute voix par les fonctionnaires publics.

« Celui qui, malgré ces instructions, continuerait à percevoir l'impôt, ou bien affecterait à son propre usage le produit des rizières affectées au culte, serait sévèrement puni. Ceci est un ordre formel.

« Le 24e jour du 12e mois de la 2e année du règne de Vĩnh-Tịnh. »

Ce monument existe encore (no 8 des Pièces justificatives); il est situé auprès de la stèle commémorative des bienfaiteurs

1. Lê-Du-Tông 黎裕宗, 22e roi de la dynastie, règna vingt-six ans.

du temple, qui donne les noms de tous ceux qui, de leurs deniers, ont coopéré à l'entretien ou à la réfection des bâtiments (n° 7 des Pièces justificatives).

Nous recommandons cette stèle comme un petit chef-d'œuvre de vanité annamite ; après la nomenclature interminable des donateurs, que nous n'avons pas eu le courage de copier, on lit que :

« Le mandarin Đặng, reçu licencié en l'année canhtuât, faisant fonctions de ministre de l'Intérieur, chargé du commandement des troupes de mer, natif du village de Lương-Sa, de la sous-préfecture de Chương-Đức, préfecture de Ứng-Thiên et province de Sơn-Nam, a rédigé l'inscription de la stèle.

« Nguyễn-Nộn, natif de Cổ-Loa, reçu quatre fois aux examens, promu en l'année đinh-mão à la dignité de Nho-Sinh, en a écrit la première minute.

« Đaò-Văn-Tuât, médecin et écrivain public du village, chef de l'association des lettrés, reçu le premier au concours du village, en a écrit la deuxième minute.

« Lê-Dăng, reçu « Thư-Toán » à l'examen de calligraphie, nommé par décision royale Đè-Lại de la préfecture de Thuận-An, chargé de l'entretien de l'encens dans le temple, en a établi la première copie au net.

« Nguyễn-Hoàng, lauréat du concours de calligraphie de l'année bính-dần, Lại-mục de la sous-préfecture de Hoa-Khê, employé de la municipalité de Văn-Sơn-Nam, en a fait la copie définitive. »

Ce n'est pas tout ; ont encore fait graver leurs noms sur la pierre :

« Nguyễn-Văn-Thu, lettré du village.
« Lê-Chí-Bình, lettré du village. »

et enfin « Hoàng-Trung-Tài, » qui est le graveur lui-même. Ce dernier tient, en outre, à faire connaître à la prospérité, qu'il est « né au village de Thùy-Dương, de la préfecture de Kinh-Môn dans la province de Hải-Dương. »

N° 9.

Inscription de l'une des faces du monument érigé sur le Tich-Diên.

« Le village de Cổ-Loa, du huyện de Đông-An, aujourd'hui Đong-Khê du phủ de Từ-Sơn, a érigé cette pierre commémorative et gravé cette inscription.

« Parmi les quatre temples renommés du royaume de Việt, celui de Cổ-Loa est le premier. Il est situé dans la ville de Loa, et est consacré au saint ancêtre et empereur Yên-Dương-vương.

« L'homme est le produit de la combinaison des cinq éléments; parmi les hommes qui ont atteint la dignité suprême, Yên-Dương-Vương est le plus illustre.

« Obéissant aux ordres du Ciel, il a exterminé la dynastie des rois Hùng, s'est emparé du royaume de Văn-Lang, a construit une capitale à Phong-Khê, et a fondé le royaume de Âu-Lạc.

« Il fut aidé dans sa vaste entreprise par un mandarin nommé Cao-Lỗ, et réussit, grâce surtout à la puissance surnaturelle de la tortue d'or, envoyée par le Génie de la rivière Claire. Elle lui fit brûler les plumes du coq blanc, ce qui lui donna la possibilité d'élever les murs de la ville aussi hauts que la montagne Côn-Lôn, et elle lui laissa à son départ, comme talisman, un ongle de son pied.

« Triệu envoya son fils à la cour du roi. Pendant son règne, les grands États le craignirent, les petits l'aimèrent. A l'intérieur, les mœurs furent bonnes, et les populations vécurent en paix.

« Il avait la majesté d'un empereur, la valeur guerrière d'un Génie du Ciel; son esprit resplendissait d'un éclat comparable à celui du soleil et de la lune. Sa vertu était divine, son mérite immense. Personne, jusqu'à ce jour, n'a encore pu l'égaler; les générations de l'avenir ressentiront à jamais les bienfaits de ses antiques vertus. Tous les rois lui ont conféré des titres honorifiques, et les marques de saint respect

dont il fut l'objet continuent à se manifester comme aux premiers jours.

« Que le Ciel récompense, à notre prière, notre empereur régnant, en répandant sur sa famille le trésor de ses grâces.

« Nous conservons dans notre village, les vestiges des temps passés, mais dans la crainte que, par la suite des siècles, les traditions et les écrits ne s'altèrent, et que les faits relatifs à cette histoire ne soient dénaturés, les notables et les habitants de notre village se sont réunis, et ont décidé de fixer et de perpétuer, par cette inscription gravée dans la pierre, le souvenir du héros. »

Suivent les séries interminables de titres et de dignités posthumes que nous avons déjà signalées au document n° 5, plus un nouveau titre honorifique composé de six caractères, soit en tout 152 caractères.

L'inscription porte la date du « 10e jour du 8e mois de la 6e année de Vĩnh-Thịnh » (1712).

Une autre inscription (document n° 11), sur une autre face du même monument, donne des renseignements sur la fabrication de certains accessoires dans le temple. Il s'agit des libéralités du roi Vĩnh-Thịnh.....

« ..... Il fit en outre sculpter une tablette funéraire en bois de santal, avec six caractères respectueux, et la fit recouvrir de laque.

« Il fit aussi confectionner deux chevaux en bois, dont l'un fut recouvert de laque rouge, et l'autre de laque blanche, et il les revêtit de riches harnachements; puis on les plaça à droite et à gauche du temple.

« 27e jour du 11e mois de la 11e année de Vĩnh-Thịnh » (1717).

En 1736, les biens affectés au culte par ordonnance royale avaient fini par passer peu à peu entre les mains de certains notables ou mandarins peu scrupuleux : il fallut de nouveau procéder à une enquête à la suite de laquelle on grava l'inscription suivante sur une stèle.

(N° 12).

« Dại-Nguyễn-Súy, surintendant général du royaume, prince de Thanh, aux habitants du village de Cổ-Loa.

« Le temple funéraire de Yên-Dương-vương, qui se trouve dans ce village, est entouré de trois enceintes fortifiées; il possède des biens inaliénables, rizières, étangs et cultures diverses d'une superficie de 50 mẫu, dont les bornes et limites sont consignées dans le registre d'impôts du village.

« Il convient de respecter ces biens et il est formellement interdit de se les approprier ou d'en affecter le produit à un autre usage que celui de l'entretien du temple, afin de perpétuer dans les siècles le respect dû à la mémoire du saint ancêtre, et d'attirer ainsi le bonheur sur la dynastie régnante.

« Les notables et les particuliers du village, ou étrangers au village, qui transgresseront cette ordre seront punis.

« Le 12e jour du 7e mois de la 4e année du règne de Đức-Long (1735)[1].

Enfin le dernier document relatif à Cổ-Loa dont nous avons recueilli le texte (Pièces justificatives, n° 13), est une charte de 1743, du vice-roi Nguyễn-Súy, prince de Thanh-Đô, destinée à remettre encore une fois en vigueur les ordonnances royales concernant les exemptions d'impôt, de nouveau tombées en désuétude.

Elle porte la date du 24e jour du 6e mois de la 7e année de Vĩnh-Hựu[2].

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DE L'INDOCHINE

1. Du'c-Long 德龍 est le nom de règne de Lê-Thuân-Tông 黎順宗, 24e roi de la dynastie.

Cette stèle fut érigée le mois même de sa mort.

2. Lê-y-Tông 黎懿宗 (Lê-Duy-Thìn 黎維祥), 25e roi de la dynastie, règna sous le nom de Vinh-Hu'u 永祐 de 1735 à 1740.

TROISIÈME PARTIE

Légendes historiques et contes populaires recueillis au Tonkin et se rapportant à la période des rois de Thuc et de Van-Lang.

Le Génie du mont Tan-Viên.

Le mont Tản-Viên, dans la province de Sơn-Tây, est situé à droite des monts Côn-Lôn et à une distance de cent li de Hà-Nội.

La montagne a trois sommets : celui du milieu est le plus haut: les deux autres s'abaissent un peu et se replient comme deux bras qui tiendraient un parasol; c'est pourquoi on a donné à la montagne le surnom de Tản-Viên, qui veut dire « parasol ».

Le Tản-Viên est la demeure d'un très puissant Génie dont voici l'histoire : Un roi de l'antiquité, nommé Lạc-Long-Quân, ayant séduit une des femmes de l'empereur de Chine, eut d'elle cent œufs, qui produisirent cent garçons. Plus tard il fit deux groupes de ces cent enfants; cinquante d'entre eux régnèrent sur les eaux, c'est-à-dire s'établirent sur les terres basses et à l'embouchure des cours d'eau, ce fut l'origine des tribus de la plaine. Les cinquante autres se dirigèrent vers les parties hautes du pays et fondèrent les tribus de la montagne.

Un de ces enfants, nommé Sơn-Tinh, remontant le fleuve Nhị[1], suivi d'un certain nombre d'individus qui s'étaient attachés à lui, arriva à la colline de Long-Biên[2] et trouva

1. Nhi-Ha 珥河, fleuve de la boucle d'oreille; c'est le nom poétique de la partie du fleuve Rouge qui arrose la région de Hà-Nôi.

2. La colline de Long-Biên était un simple tumulus situé dans les environs immédiats de Hà-Nôi, la première forteresse que l'on éleva pour tenir cette partie du delta fut placée, disent les Annales, au lieu dit « Long-Biên », on lui donna le nom de « fort de Giao-Châu », c'est-à-dire fort du fief des « Pieds fourchus ». Les

l'endroit si beau qu'il eut un instant l'intention de s'y fixer, mais il réfléchit que l'endroit n'était pas suffisamment accidenté, et il continua de remonter le fleuve jusqu'au territoire de Phước-Lộc. Arrivé là, il vit devant lui se dresser les trois, sommets du Tàn-Viên, et il reconnut que cette montagne autour de laquelle rayonnent de nombreux cours d'eau, était une situation des plus favorables; il s'établit au pied avec les gens qui le suivaient et dont il était le chef, ils s'organisèrent en clan, sous le nom de Châu-Diên (éperviers rouges), commencèrent à abattre des arbres pour construire des maisons, tracèrent des chemins, et se mirent à exploiter la forêt pour se procurer, par le moyen d'échanges avec les gens de la plaine, des aliments pour subsister.

Sur le versant sud de la montagne, on remarquait un arbre gigantesque dont les branches atteignaient les étoiles et projetaient leur ombrage sur trois mẫu de terrain. Le chef du clan commanda à ses hommes de couper cet arbre; ils arrivèrent avec des haches et le soir même le colosse était par terre. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsque, le lendemain, ils revinrent pour le diviser en tronçons, de le voir debout et plein de vigueur, sans même une cicatrice sur l'écorce pour témoigner des coups de hache qu'il avait reçus la veille. Ils reprirent le travail, abattirent l'arbre de nouveau et, comme la veille, se retirèrent; mais lorsque, comme la veille, ils revinrent, ils virent de nouveau l'arbre sur pied, et ainsi trois fois de suite.

Comme à la troisième fois ils se regardaient pleins d'anxiété, n'osant plus frapper l'arbre de leurs haches, Sơn-Tinh leur commanda de l'abattre encore une fois, ce qu'ils firent, et il se cacha près de là pour observer ce qui se passerait pendant la nuit. Il ne vit rien jusqu'au matin, mais lorsque le premier chant du coq annonça l'apparition du soleil, il aperçut un vieillard à la barbe et aux cheveux tout blancs, vêtu d'une

terrassements considérables qui furent exécutés à cet endroit pendant des siècles ne permettent plus de retrouver le moindre vestige de cet antique oppidum, mais on sait qu'il a fait place à la ville de Dai-La, dont nous avons étudié les vestiges.

longue robe blanche et tenant un bâton à la main s'approcher de l'arbre et dire d'une voix forte : « O grand arbre! les hommes encore une fois t'ont couché sur la terre; ton sort me remplit de compassion, de nouveau je t'autorise à reprendre la vie. Que tes racines, tes branches et tes feuilles reprennent leur sève et deviennent plus fraîches qu'auparavant. » Puis il frappa l'arbre du bâton qu'il tenait à la main : l'arbre se leva, reprenant racine, développant ses branches, et étendant ses feuilles plus vertes, plus gonflées de sève encore qu'auparavant.

A ce spectacle, Sơn-Tinh sortit brusquement de sa cachette, et interpella avec colère le vieillard, lui reprochant d'avoir détruit, par ses artifices, le bénéfice de trois jours de labeur de sa tribu tout entière; le vieillard répondit : « Je suis la grande étoile blanche du ciel (白星神), je connais cet arbre depuis bien des années, c'est l'arbre le plus vieux des forêts de cette montagne. Je vous connais aussi depuis longtemps, vous êtes un des fils du roi Lạc-Long; pauvre aujourd'hui, vous n'en êtes pas moins de la race des Génies, et fort au-dessus du commun des hommes. Comment le premier des hommes peut-il détruire le premier des arbres? » Touché par ce raisonnement, le fils de Lạc-Long dit : « C'est fort juste, et je ne saurais désormais attenter à l'existence des vétérans de la montagne; mais, si je me prive ainsi des seules ressources que m'offre ce pays, comment vivrai-je avec les miens? »

« Ne craignez rien, dit le vieillard, et prenez ce bâton magique; par sa puissance, les malades recouvrent la santé, les morts ressuscitent, la durée de la vie humaine est augmentée, les plus mauvaises choses s'améliorent, et à celui qui le possède tout devient désormais possible. » Ayant dit ses mots, il disparut, laissant à son interlocuteur le bâton qu'il tenait à la main.

Au moyen de ce talisman, Sơn-Tinh entreprit de faire autour de lui le plus de bien qu'il put; il guérissait les malades et soulageait les malheureux. Un jour, se promenant sur le bord de la rivière, il vit une troupe de gardeurs de buffles portant sur leurs épaules, comme un cercueil, une sorte de long

tube; il s'informa près d'eux de ce qu'ils portaient ainsi, ils lui dirent : « C'est un serpent mort dont nous avons mis le corps dans ce gros bambou, et que nous allons enterrer. Voulez-vous, reprit-il, me laisser ce serpent pour en faire des médecines? » Ils consentirent et le cercueil du serpent fut ouvert; l'animal apparut alors inanimé; il portait écrit sur le front le caractère chinois qui signifie *roi*. Le fils de Lýc-Long le considéra un instant, puis il le toucha de son bâton magique, et soudain le serpent, revenant à la vie, disparut dans les eaux de la rivière.

A quelque temps de là, Sơn-Tinh, se reposant dans une chaumière, vit entrer un fort joli jeune homme qui s'avança vers lui et lui dit : « Je suis le fils du Dragon de la mer du Sud, et je me nomme le prince des petits Dragons; comme je me promenais l'autre jour sur le bord de la rivière, j'ai été mortellement frappé par des enfants, mais vous m'avez rencontré et vous m'avez rendu la vie. Je vous en garderai une éternelle reconnaissance; acceptez, je vous prie, cette perle précieuse, je n'ai rien de plus beau à vous offrir. » Sơn-Tinh accepta le présent, et depuis lors le prince et lui se réunirent souvent et entretinrent ensemble de bonnes relations d'amitié.

Un jour qu'ils devisaient l'un et l'autre, le Génie dit au prince : « J'ai entendu dire qu'il y a, dans la profondeur des eaux, des palais comme sur la terre, je voudrais bien voir ces choses merveilleuses. » Le prince s'offrit aussitôt à le conduire dans son domaine; ils se dirigèrent vers la rivière à l'endroit où les embarcations accostent et descendirent dans l'eau qui se séparait devant eux; ils pénétrèrent jusqu'au fond du royaume aquatique et arrivèrent aux portes d'une grande ville où Sơn-Tinh fut surpris de voir de larges rues parcourues par des chevaux, des voitures et des passants, tout comme dans les villes de la surface de la terre. Dans la partie est de cette ville, se trouvait le palais du roi des Dragons, Sơn-Tinh y pénétra, conduit par le prince qui lui en faisait les honneurs et tint à présenta son sauveur au roi son père.

Le roi voulut lui faire accepter des cadeaux magnifiques, mais Sơn-Tinh refusa, ce qui attrista le jeune prince qui lui dit : « Pourquoi refusez-vous les présents de mon père, vou-

lez-vous donc le priver du plaisir de reconnaître le service que vous m'avez rendu? » Mais le Génie fut inflexible; cependant, le prince lui ayant dit que son père possédait un livre dont la connaissance conférait des pouvoirs surnaturels, il consentit à l'accepter et le roi le lui donna.

De retour au mont Tàn-Viên, Sơn-Tinh étudia le livre, et devint tout-puissant dans les sciences magiques; il prit alors, à la tête des *Éperviers rouges*, une importance très grande dans le pays, et fut dès lors considéré comme le Génie du mont Tàn-Viên.

Vers cette époque, le roi Hùng, qui régnait à Bặc-Hặc, ayant refusé de donner sa fille au roi de Thục, son puissant voisin, Sơn-Tinh se présenta pour la demander en mariage, mais il se trouva avec un concurrent, Thủy-Tinh, qui était considéré comme le Génie des fleuves et des plaines.

Le roi Hùng, fort embarrassé de choisir entre ces deux prétendants, leur dit : « Je n'ai qu'une fille et ne puis par conséquent vous satisfaire l'un et l'autre, je la donnerai donc à celui d'entre vous qui fera les choses les plus extraordinaires. » Sơn-Tinh fit un signe, et soudain, on vit les montagnes changer de place, les rochers s'entr'ouvrir, et les arbres se transporter à de grandes distances. Thủy-Tinh à son tour, prit un peu d'eau dans sa bouche et souffla vers le ciel ; aussitôt des nuages se formèrent, la foudre gronda, les vents se déchaînèrent, et un ouragan formidable dévasta la contrée.

Le roi Hùng, ne pouvant choisir entre ces deux puissances également extraordinaires, promit sa fille à celui qui apporterait le premier les cadeaux des fiançailles. Le lendemain, Sơn-Tinh arrivait le premier avec de l'or et des pierres précieuses de ses montagnes; le roi, fidèle à sa promesse, lui accorda sa fille, qu'il emmena sur l'heure vers les sommets du Tàn-Viên où il avait sa résidence. Quand Thủy-Tinh, arrivé trop tard avec les perles et le corail de son domaine, se trouva en face du fait accompli, il ressentit un dépit profond et déclara la guerre à son heureux rival. A cet effet, il ameuta les monstres de la mer et des fleuves, déchaîna les typhons, et se rua à leur tête à l'assaut du Tàn-Viên.

Pour se défendre, Sơn-Tinh barra le fleuve, à Tư-Liêm, au

moyen d'un filet à mailles de fer, ce qui arrêta un instant son ennemi, mais Thùy-Tinh contraignit les eaux à se frayer un nouveau lit, depuis Phư-Lý-Nhôn jusqu'au sông Dà, et ouvrit un canal, nommé Tiên-Hoàng, qui arrivait sur le front du Tàn-Viên. Par ces voies nouvelles, l'armée de Thùy-Tinh arriva jusqu'au pied de la montagne, détruisant les villages de Cam-Giá, Đông-Lau, Cổ-Ngạc, Mai-Xá, et les engloutissant sous les eaux.

Les *Éperviers rouges*, retranchés dans les hauts villages, épouvantés par les grondements de l'inondation, et par les ténèbres qui s'étaient répandues sur la contrée, élevèrent des retranchements avec des bambous, et résistèrent si bien que les monstres aquatiques durent se retirer. Ils revinrent l'année suivante et, depuis cette époque, chaque année, pendant les 7e et 8e mois, les fleuves sortent de leur lit, et le même combat se renouvelle, du Génie des eaux contre le Génie de la montagne.

Le Génie du Tàn-Viên n'a qu'un seul œil au milieu du front; et il est généralement chaussé de sandales de bois. Il habite la partie supérieure du mont et, pendant les orages, lance sur la plaine des traits de foudre sous la forme de haches de bronze ou de pierre. Ces traits, disent les paysans, s'enfoncent dans le sol, mais chaque coup de tonnerre les fait ensuite remonter jusqu'à la surface où on les recueille avec soin, car ils constituent des talismans propres à guérir les maladies.

Trois temples sont consacrés, dans la montagne, au Génie du Tàn-Viên, et pendant longtemps les paysans firent, dans le plus élevé de ces temples, des offrandes annuelles de haches de bronze et de pierre, pour remplacer la provision du Génie. Le huyện de Bât-Bạt donnait des haches de pierre, et le huyện de Thông-Thiên donnait des haches de bronze.

Tous ces usages ont aujourd'hui disparu, mais le souvenir en est resté très vivace dans l'esprit des gens de la contrée.

L'histoire suivante est relative à l'invasion du territoire de Văn-Lang par les soldats de Yên-Vương ou An-Vương (en chinois, Ngan-Ouang), qui régnait en Chine 401 ans avant notre ère. Certains faits de cette guerre, dont finit par sortir

vainqueur le roi Hùng, ont laissé dans la province de Bắc-Ninh, qui en fût le théâtre, de très vifs souvenirs, grâce au merveilleux dont les populations les ont entourés.

L'Enfant miraculeux, libérateur du royaume (légende écrite).

Le roi Hùng, ayant appris par des émissaires qu'une armée du nord s'avançait pour envahir ses États, rassembla ses soldats à la hâte, et les envoya, sous le commandement d'un homme de grande valeur, nommé Lý-Công-Đát, au devant des envahisseurs.

L'armée des Chinois était commandée par le fils du roi en personne ; elle avait déjà passé la frontière et, quand les Annamites aperçurent l'ennemi, il avait pris position sur la montagne de Tam-Từng, où l'on peut voir encore des traces de ses retranchements.

Le premier engagement ne fut pas heureux; Lý-Công-Đát, vaincu, dut battre en retraite jusque dans la plaine de Long-Đỗ, où, désespéré, il se suicida.

Le roi se trouva, par suite de ces circonstances, dans un grand embarras, car les troupes, démoralisées, avaient perdu toute confiance en leurs chefs et ne voulaient plus obéir. Il fit appel dans tout le royaume au patriotisme des hommes de guerre, promettant les plus hautes récompenses à qui sauverait la situation.

A cette époque, dans le village de Phù-Đổng, qui fait aujourd'hui partie du huyện de Tiên-du, vivait avec sa femme un pauvre homme de plus de soixante ans. Trois ans auparavant il leur était né un enfant qui, depuis cette époque, n'avait jamais parlé, et se tenait toujours couché sur le dos sans pouvoir ni remuer ni s'asseoir. La naissance de cet enfant était due à une intervention miraculeuse ; sa mère, en traversant le village de Bình-Tau (aujourd'hui Chich-Cầu près de Bắc-Ninh), avait remarqué sur la terre l'empreinte d'un pied d'une taille extraordinaire ; inconsciemment elle avait mis le pied dans cette empreinte et elle avait conçu.

Lorsque le héraut chargé de lire la proclamation du roi arriva dans ce village, la mère du jeune enfant l'entendit et s'écria : « Malheur à moi qui ai enfanté un être inutile qui ne sait que boire et manger; ce n'est pas lui qui sera jamais capable de se mesurer avec les ennemis du royaume. Le roi peut garder sa récompense, elle n'est pas pour nous; nous, nous nous contentons de téter et de nous gaver de bouillie. »

Mais il se produisit alors une chose extraordinaire : l'enfant, entendant ainsi parler sa mère, se leva sur son séant et lui dit : « Je vous prie de faire venir ici le héraut. » La mère, devant ce prodige, fut saisie d'une grande frayeur; elle appela sa voisine, la voisine aussi fut épouvantée, et conseilla de faire entrer le héraut.

Dès qu'il l'aperçut, l'enfant se leva et lui dit : « Retourne dire au roi qu'il fasse forger un cheval de fer haut de huit pieds, une massue de fer et un casque de fer; l'enfant qui te parle montera sur le cheval, se coiffera du casque, s'armera de la massue, et dispersera les ennemis. »

« De quel poids voulez-vous la massue ? » demanda l'envoyé du roi.

« De cent livres, répondit l'enfant, et le cheval de mille livres. »

Le héraut s'empressa de retourner vers le roi à qui il rendit compte de ces faits extraordinaires: « Le Ciel, dit le roi, manifeste son intention de nous sauver de la ruine. » Il commanda à son surintendant général de faire forger le cheval, la massue et l'armure de fer et de les remettre à l'enfant.

Quand la mère vit arriver tout cela, elle eut peur pour son fils et le lui dit. Celui-ci répondit en riant : « Ne prenez pour l'instant d'autre souci que de me faire préparer à boire et à manger, il me faut prendre beaucoup de force pour commencer la campagne. »

Quand l'enfant commença à manger, il prit à vue d'œil un développement extraordinaire; sa mère, ne parvenant pas à le rassasier, on dut avoir recours aux voisins, et tout le village apporta du riz et du vin pour ce repas extraordinaire qui dura deux jours. Après ce temps l'enfant, devenu un géant, revêtit l'armure, monta le cheval de fer et se mit en marche.

Le roi avait ordonné à son neuvième fils nommé Long-Sơn, et à son dixième fils, nommé Uy-Sơn, de l'accompagner. L'armée formait trois divisions de chacune trente mille hommes; le guerrier miraculeux était en tête, et son cheval de fer fendait l'espace comme s'il eût eu des ailes. Tout le monde était enthousiasmé de ce prodige et les volontaires accouraient de tous côtés; on vit deux frères de Nguyễn, les nommés Tai et Lai, du hameau de Nhiêm-Xá, abandonner leurs buffles dans la rizière et, armés de leur charrues, suivre les soldats.

On atteignit l'ennemi à la montagne Trâu (entre Bắc-Ninh et Đắp-Cầu), où il s'était fortement retranché, et le combat s'engagea immédiatement. Le choc fut terrible mais décisif; quatre généraux chinois furent tués, et leurs soldats, dispersés, furent poursuivis à une grande distance. Au fort de la mêlée, le guerrier miraculeux, ayant brisé sa massue de fer, arracha une touffe de bambous et s'en servit pour achever la déroute des ennemis. Ceux d'entre les Chinois qui ne furent pas tués, affolés par la peur, rendirent leurs armes; vingt-quatre des principaux officiers, s'étant engagés à ne plus servir contre le Văn-Lang, furent remis en liberté.

Le fils du roi An-Vương, tué dans la mêlée, fut inhumé au pied de la montagne; son tombeau existe encore.

Après la victoire, le guerrier miraculeux, remontant sur son cheval de fer, prit la route Kim-Anh et la suivit jusqu'à la montagne de Vũ-Ninh; arrivé là, il jeta la touffe de bambous dont il s'était servi dans la bataille, quitta ses vêtements de fer, gravit la montagne et s'éleva au ciel. Le cheval de fer se rendit tout seul au village de Dung-Vi.

Aujourd'hui encore, on trouve sur la montagne la marque d'un pied imprimé dans la pierre, c'est le pied du guerrier qui laissa ce vestige lorsqu'il quitta la terre. A l'endroit où le cheval s'arrêta, qui est aujourd'hui le village de Phù-Ninh, on construisit un temple qui fut doté par le roi d'un domaine de dix mẫu de rizières. On construisit également un temple dans le village natal du libérateur du royaume, et on érigea, sur l'emplacement de sa maison, une stèle de pierre portant ces mots écrits en chinois : *Ici, autrefois, était la maison de*

la mère du roi céleste Dông. Le roi affecta le revenu de cent mẫu de rizières à l'entretien de ces deux monuments.

Enfin, quinze cents ans plus tard, l'an 1020, le roi Lý, qui était originaire de cet endroit, voulut aussi honorer le grand Génie local : il lui éleva deux temples, l'un dans son village natal de Phù-Đổng (Phù-Ninh), c'est celui qui est auprès de la maison commune, et l'autre sur le versant de la montagne Vũ-Ninh ou Vé-Linh, près Phù-Từ-Sơn. On plaça, dans ce dernier, la statue du héros, elle y est encore.

En commémoration de tous ces événements, qui sont presque contemporains de la guerre de Troie, on célèbre chaque année, dans les différents temples du Génie, des fêtes auxquelles on donne le plus d'éclat possible ; elles ont lieu pendant le deuxième mois. Les habitans de Vũ-Ninh confectionnent quatre têtes humaines en papier, et vont en faire offrande à la statue du guerrier miraculeux, en souvenir des quatre généraux chinois qui furent tués à la bataille de la montagne Trâu. Vingt-quatre hommes, vêtus à l'antique, et portant des couronnes sur la tête, suivent le cortège : ils rappellent la soumission des vingt-quatre officiers à qui l'on fit grâce de la vie.

Les Annamites sont divisés d'opinion quant à l'identité de la montagne du haut de laquelle le guerrier miraculeux s'éleva au ciel : d'aucuns veulent que ce soit la montagne de Sóc, qui se trouve dans le huyện de Kim-Anh, près Phù-Đa-Phúc. Cette montagne, qui possède aussi l'empreinte d'un pied, a également bénéficié de l'érection d'une pagode.

Nous avons recueilli, parmi les populations de la province de Bắc-Ninh, une légende relative à une sorte de gouffre ou puits naturel, qui se trouve sur une assez haute colline des environs, qu'on appelle Việt-Sơn. D'après cette légende, le roi Yên-Dương-vương ne se serait pas suicidé au port de Bích, sur la côte d'Annam, après la perte de son royaume et le sac de Cổ-Loa, ce qui est la version adoptée par l'histoire, mais aurait succombé les armes à la main dans un combat au pied du mont Trâu ou Triệu, près de Đập-Cầu. Il est manifeste que le sentiment populaire, trompé par une similitude de noms, a opéré une confusion entre Yên-Dương-Vương, roi

de Âu-Lac, et le fils de Yên-Vương (Ngan-Ouang) l'empereur chinois, qui fut tué, cent cinquante ans auparavant, près de Bác-Ninh [1].

Nous donnons cette légende *in extenso*, sans rectifier la confusion ni l'anachronisme, que nous nous contentons de signaler dans cette note. On trouvera, dans la légende du précipice de Việt, des réminiscences de sacrifices humains à un Génie anthropophage [2]; nous avons déjà, à une autre époque, trouvé dans les souvenirs populaires et signalé des vestiges de cette antique et barbare coutume, sur les bords de la rivière Noire.

Le précipice de Việt.

Yên-Dương-Vương, fondateur de Cổ-Loa, ayant été tué dans un combat au pied de la montagne de Triệu, une pagode lui fut élevée sur cet emplacement par la piété des habitants, et son esprit fut placé au rang des plus puissantes divinités.

Cette pagode eut beaucoup à souffrir des invasions chinoises; il vint un temps où elle n'offrait plus qu'un monceau de ruines. Un mandarin chinois, nommé Ngô-Sư, la fit entièrement reconstruire de ses propres deniers.

Yên-Dương, du haut du ciel, fut touché de ce pieux sentiment; il envoya en Chine la fée Ma-Cô à l'effet de s'enquérir de la demeure de Ngô-Sư qu'il voulait récompenser magnifiquement. Lorsque Ma-Cô arriva dans le pays de Ngô-Sư, celui-ci était mort. Ne pouvant accomplir la mission dont elle était chargée, Ma-Cô prit le parti de s'en retourner quand elle aurait fait ses dévotions aux divinités du pays.

C'était à l'époque des fêtes de l'année nouvelle ; on se rassemblait dans les temples pour prier, la fée s'y rendit comme tout le monde. Dans le temple où elle entra, elle remarqua un vase de verre qu'un jeune homme venait d'offrir au Génie :

1. Voir la légende de l'*Enfant miraculeux*.

2. *Souvenirs de sacrifices humains à Móc-Tinh, rivière Noire*, par G. Dumoutier. (*Revue de l'Histoire des Religions*.)

n'ayant jamais vu de matière semblable, elle prit le vase pour le considérer plus à loisir, mais il lui échappa des mains et se brisa sur le sol. On s'empara de Ma-Cô qui était vêtue de pauvres habits et qu'on prit pour une mendiante, et on la frappa. Soudain, un jeune homme sortit de la foule, écarta ceux qui la brutalisaient et offrit de donner tout ce qu'il avait et même ses vêtements pour apaiser la fureur des gardiens du temple. On laissa partir la pauvre femme, et le jeune homme la suivit, attiré par un sentiment dont il ne se rendait pas compte.

Lorsqu'ils se trouvèrent seuls hors de la ville, Ma-Cô interrogea le jeune homme qui lui raconta son histoire, et il se trouva qu'elle avait justement rencontré le fils de celui qu'elle était venue chercher de si loin. Il s'appelait Vĩ, il lui parla de son père et de la gêne à laquelle sa mort avait réduit les siens.

Ma-Cô lui dit : « J'ai personnellement contracté envers vous une dette de reconnaissance, je ne puis mieux m'acquitter qu'en vous faisant ce cadeau. » En même temps elle lui remettait un paquet de feuilles d'armoise. « Ne vous en séparez jamais, ajouta-t-elle, c'est un talisman infaillible pour la guérison des loupes. Si vous rencontrez une créature atteinte de cette difformité, coupez-la sans crainte et pansez la plaie avec ces feuilles, la guérison est infaillible, votre réputation s'étendra ainsi partout et vous deviendrez riche. »

Vĩ remercia, prit congé de la fée et se rendit chez un de ses amis qui se nommait Ứng-Huyên; chemin faisant, il rencontra un homme avec une loupe énorme sur la tête ; il s'approcha de lui, la coupa, recouvrit la plaie d'une feuille d'armoise, et l'homme fut instantanément guéri. Ứng-Huyên, à qui cette guérison miraculeuse fut contée dit à Vĩ : « Vous possédez là un remède céleste, il fera votre fortune ; un de mes amis, qui est un haut fonctionnaire, est affligé d'une loupe qui le défigure ; il dit à tout propos qu'il donnerait volontiers la moitié de ses biens à qui pouvait le guérir de cette difformité ; allez le voir et guérissez-le. » Vĩ se rendit chez le mandarin qui s'appelait Ngao et le guérit; celui-ci l'adopta, l'installa chez lui, et lui donna les meilleurs professeurs du royaume.

Ngao avait une fille ravissante du nom de Phương-Đông. Vĩ s'éprit d'elle, le lui dit, parvint à lui faire partager son amour et chaque nuit les amants se réunissaient en cachette. Or, il advint que le frère de la belle Phương-Đông, le farouche Nhân-Phu, pénétra leur secret ; voulant venger l'honneur des siens, il médita une chose horrible, celle de faire dévorer le malheureux jeune homme par un Génie anthropophage nommé Rô, et à qui l'on faisait chaque année des sacrifices humains.

A cet effet, il lui persuada de se laisser enfermer dans sa chambre de crainte que Rô, à qui on n'avait encore abandonné aucune victime depuis le commencement de l'année, ne l'aperçût et n'en fît sa proie. Vĩ, ne soupçonnant pas le piège, se laissa enfermer, mais son amie veillait ; elle fit passer sous la porte de la chambre dans laquelle était enfermé Vĩ, quelques lignes pour l'avertir du danger qu'il courait, et un couteau dont le prisonnier se servit pour faire un trou dans la muraille et s'évader.

Il marcha droit devant lui pendant longtemps, et arriva ainsi dans le pays de Vũ-Ninh, à la montagne de Việt. Sur cette montagne, se trouve une fosse profonde, dont l'orifice, étant dissimulé sous des herbes, est un danger permanent sous les pieds des voyageurs ; on l'appelle le précipice de Việt. Vĩ, qui ne marchait que la nuit, dans la crainte qu'il avait de Rô, tomba dans le précipice, fut blessé et resta, pendant longtemps, évanoui. Quand il reprit ses sens, le soleil était déjà haut sur l'horizon ; un rayon, pénétrant par l'orifice, lui permit de se rendre compte de la situation critique dans laquelle il se trouvait.

De tous côtés, l'abîme offrait des parois verticales sans aspérités ; par des fissures, s'échappaient des sources glacées, et, au-dessus de sa tête, enroulé autour d'un rocher, dont la pointe s'avançait au milieu de l'espace libre, il aperçut, avec horreur, un serpent d'une longueur démesurée. Ce serpent était extraordinaire : il avait la gueule rouge, les cornes jaunes, la barbe verte, les écailles blanches ; son cou était déformé par une énorme loupe ; on lisait sur son front trois lettres d'or : « Vương-Kinh-Tư ». L'animal sortait chaque jour pour cher-

cher sa nourriture et rapportait toujours une petite provision de champignons. Vĩ, qui ne pouvait bouger, sous peine de trahir sa présence, n'osait toucher à la provision du serpent; cependant, après trois jours de diète, mourant de faim, il s'enhardit et mangea. Quand le serpent rentra, il vit sa provision entamée, avança la tête et aperçut Vĩ; il ouvrit alors une gueule formidable pour le dévorer. Vĩ, terrifié, s'agenouilla et lui dit : « Ayez pitié de moi, je suis un pauvre voyageur tombé au fond du précipice; mourant de faim, j'ai osé dérober un peu de vos champignons. Je puis réparer le dommage que je vous ai causé, laissez-moi vous guérir cette grosseur que vous avez au cou, j'ai, pour cela, un procédé infaillible. » Le serpent consentit et Vĩ l'opéra.

Dès que la guérison fut complète, une boule de feu descendit jusqu'au fond du puits; le serpent déroula ses anneaux, prit avec précaution le malheureux Vĩ à moitié mort de peur, le déposa sur l'herbe, à une certaine distance du gouffre, et disparut.

Notre voyageur, ainsi sauvé de ce péril, poursuivit sa route et arriva, vers le soir, à la porte d'une grande ville; c'était la ville de Cổ-Loa, depuis des siècles abandonnée. Sur le pavillon qui surmontait qui surmontait la porte, on lisait : *Ville du roi Yên-Du'o'ng.*

Vĩ se souvint alors que la pagode, que son père avait jadis fait reconstruire à ses frais, était dédiée à Yên-Dương; il entra dans la ville. La première chose qui s'offrit à ses yeux fut un bassin dans lequel s'épanouissaient des fleurs de lotus de cinq couleurs, sur le bord du bassin croissaient les arbres Hoé et Liêu; une large chaussée, pavée de briques, conduisait du bassin à un magnifique palais, dans lequel Vĩ pénétra. Il fut ébloui de la magnificence de l'ameublement : partout de riches étoffes pendaient aux murs, un lit d'or massif, de la forme d'une tortue, était recouvert d'une fine natte, de riches instruments de musique étaient épars çà et là. Comme il n'y avait personne en ce moment, Vĩ, qui adorait la musique, prit un de ces instruments et commença à en jouer; aussitôt, des portes qu'il n'avait pas vues, s'ouvrirent de tous côtés et une femme, merveilleusement belle et somptueusement vêtue,

entra, suivie d'un grand nombre de seigneurs et d'une foule de gardes et de domestiques. Vĩ pensa qu'il allait mourir, il se prosterna, mais la belle dame le releva, le fit asseoir près d'elle, sur un superbe trône, et lui dit : « Le fils de Thoi ne me reconnaît-il pas? » Ébloui, Vĩ n'osait lever les yeux sur son interlocutrice; elle continua : « Je suis la fée Ma-Cô; autrefois les habitants de la montagne Trâu élevèrent un temple au grand roi Yên-Dương, mon maître, dans le palais de qui vous êtes; à la suite des guerres, le temple du roi était ruiné et son culte allait disparaître de la contrée, lorsqu'un pieux Chinois, nommé Ngô-Sư, le fit reconstruire. Le Chinois Ngô-Sư s'appelait aussi Thoi : c'était votre père. »

Ma-Cô fit préparer un splendide festin et Vĩ mangea des mets dont, jusqu'alors, il n'avait eu aucune idée. Après le repas, survint un homme à longue barbe et obèse, qui portait une missive; il s'agenouilla et dit : « Le treizième jour du premier mois, Nhân-Phu, le fils de Ngao, a été tué et dévoré par le Génie anthropophage. » Vĩ ne put s'empêcher de s'apitoyer sur le sort de ce malheureux, bien qu'il eût essayé de le faire dévorer lui-même. Il demanda à revoir la belle Đương-Quân. « Le temps qu'elle doit passer sur la terre est désormais compté, dit Ma-Cô; elle va venir vous faire ses adieux. »

Đương-Quân apparut alors, commanda à Vĩ de monter sur son épaule et de fermer les yeux; elle le transporta au sommet de la montagne Trâu, près de Đắp-Cầu, fit de touchants adieux à son amant, et monta sur la cime d'un rocher où elle fut métamorphosée en une chèvre de pierre.

On peut la voir encore aujourd'hui, derrière la pagode du roi Triệu-Việt.

De retour chez son ami Ứng-Huyền, Vĩ lui raconta les aventures extraordinaires qui lui étaient survenues ; ils vécurent désormais ensemble. Cependant, Vĩ ne pouvait s'empêcher souvent d'être fort triste en pensant à Dương-Quân; aussi, un jour, comme il se promenait seul et mélancolique, il rencontra la fée Ma-Cô, accompagnée d'une jeune fille. « Voici, dit-elle, la compagne que je vous destinais, épousez-la, vous serez heureux. » Et elle disparut, en laissant, aux jeunes gens,

comme présents de noces, de jolis diamants. Jadis, il y avait des diamants mâles et des diamants femelles, les uns comme les autres avaient la propriété de préserver des blessures pendant le combat; mais depuis la bataille de la montagne Trâu, où le roi Yên-Dương fut tué, ils ont perdu leur pouvoir. Cependant, le corps du roi ayant été inhumé sur le champ de bataille, le lieu où il se trouvait projeta jusqu'au ciel une lumière éclatante.

Les jeunes époux devinrent riches et vécurent jusqu'à la plus extrême vieillesse. Ma-Cô, un jour, vint les chercher et les emmena tous deux; jamais on ne les revit; on pense qu'ils furent transportés au ciel.

Le précipice de Việt existe toujours.

Le Bandit au cheval de pierre.

Ceci se passait sous le règne du dix-huitième et dernier roi de la dynastie Hùng. A cette époque, le pays de Văn-Lang était en butte aux déprédations d'un bandit chinois qui avait réuni autour de lui une petite armée de partisans, tous gens de sac et de corde; la terreur qu'il inspirait aux populations était grande, et il en obtenait à peu près tout ce qu'il voulait; on l'avait surnommé le roi Ân.

Ce roi Ân avait pour monture un cheval de pierre avec lequel il faisait les courses les plus extraordinaires; quand il pénétrait dans un village, son premier soin était toujours de désigner un habitant pour nourrir son cheval de pierre, et si l'animal refusait l'herbe qui lui était offerte, le roi Ân tuait l'habitant.

Après avoir ravagé le pays dans tous les sens, en dépit des soldats du roi impuissants à l'arrêter, il s'établit définitivement dans un camp retranché qu'il établit sur la montagne Cưu-Tư, qui se trouve près du village du même nom, lequel appartient aujourd'hui au huyện de Quê-Dương, du phu de Thuận-Thành, dans la province de Bắc-Ninh.

Dans ce village de Cưu-Tư, vivait une famille composée

seulement du père et de son fils; ce fut cette famille que désigna le roi Ân, pour fournir quotidiennement l'herbe nécessaire à la nourriture de son cheval de pierre.

Quand le père apprit cela, il rentra chez lui et dit à son fils : « Le malheur s'est appesanti sur notre maison; jusqu'alors tous ceux qui ont été chargés de nourrir le cheval de pierre sont morts, et c'est nous que le roi Ân vient de désigner pour remplir désormais cet office; reste à la maison, je veux m'exposer seul, peu importe que je meure, n'ai-je pas assez vécu déjà? »

Mais le fils lui répondit : « Je n'accepterai jamais ce sacrifice, vous pouvez prendre une autre femme et me donner des frères, votre existence est plus précieuse que la mienne, c'est à moi d'aller chercher l'herbe. » Le père résista, le fils insista, et tous deux passèrent ainsi une partie de la nuit. Quand le jour parut, le fils prit la faucille et sortit dans la campagne, le père le suivit, ils sanglotaient en marchant. Lorsqu'ils furent au milieu des champs, ils rencontrèrent un vieillard qui s'appuyait sur un bâton ; ce vieillard, en les voyant, s'arrêta et leur demanda la cause de leur chagrin. « C'est, lui répondirent-ils, que le roi Ân nous a chargés d'aller couper de l'herbe pour son cheval. » — « Est-il donc aussi difficile, reprit le vieillard, de couper de l'herbe pour répandre autant de larmes? » Le père répondit : « Vous ignorez que ce cheval est un cheval de pierre, et que le roi Ân tue impitoyablement tous ceux qui apportent de l'herbe dont le cheval ne veut pas manger; or, mon fils refuse de me laisser seul courir ce danger, et comme il fait preuve ainsi de piété filiale, je ne veux pas, de mon côté, accepter son sacrifice, et tiens à partager son sort, voilà pourquoi vous nous voyez si malheureux! »

Le vieillard leur dit alors : « Prenez mon bâton, et si le cheval paraît ne pas vouloir prendre l'herbe que vous lui donnerez, vous le frapperez de trois coups sur la tête, il ouvrira alors la bouche, et vous vous hâterez d'y mettre de l'herbe, puis vous le frapperez encore de trois autres coups sur la bouche, et vous le verrez avaler la nourriture. »

Le père et le fils remercièrent le vieillard, et, après avoir coupé une charge d'herbe, la portèrent devant le cheval de

pierre qui refusa de la manger; le père alors saisit le bâton et lui en asséna trois coups sur la tête, mais le cheval se mit à hennir et le roi Ân survint aussitôt. Apprenant qu'ils avaient osé frapper son cheval, Ân fit attacher les deux hommes et s'apprêtait à les faire périr quand on entendit tout à coup une grande rumeur et un cliquetis d'armes au dehors, c'était Thanh-Đông qui venait attaquer le camp du bandit. Ce dernier, devant ce danger imminent, ne songea plus à la vengeance qu'il avait préparée, il sauta sur son cheval de pierre qui l'emporta, mais Thanh-Đông le rejoignit, et donnant au cheval de pierre un seul coup d'une baguette de rotin qu'il tenait à la main, il le cassa en deux morceaux; la partie antérieure du cheval y compris la tête resta sur la montagne Cưu-Tư, et la partie postérieure y compris la queue fut projetée sur la montagne voisine Đao-Ân.

On peut les y voir encore.

Le lac de la Nuit.

Le roi Hùng, troisième du nom, eut une fille à laquelle il donna le nom de Tiên-Dung.

Lorsque cette jeune princesse eut dix-huit ans, elle devint d'une beauté incomparable. Son père, alors, voulut la marier, mais elle s'y refusa. D'une humeur vagabonde, elle répugnait à la vie sédentaire et n'avait pas de plus grand plaisir que de voyager de tous côtés.

Le roi ne voulut pas contrarier ses goûts et, chaque année, il faisait préparer et richement orner quelques jonques royales qu'il mettait à la disposition de sa fille bien-aimée; celle-ci s'en allait alors, accompagnée d'une suite brillante de serviteurs, de dames d'honneurs et de musiciens, parcourir les fleuves du royaume; elle s'aventurait même parfois jusque dans la mer.

A la même époque, dans un village nommé Chu-Xa, situé sur le bord du fleuve Rouge, vivait un homme du nom de Chử-Vi-Văn, lequel avait un enfant que l'on appelait Chử-

Đồng-Từ. Le père et l'enfant s'aimaient beaucoup et ils vivaient heureux, mais, un jour, leur maison vint à brûler et tout ce qu'ils possédaient fut anéanti; il ne leur resta, pour tout vêtement, qu'une unique ceinture de coton qu'ils durent revêtir tour à tour.

Le père ne put surmonter le chagrin qu'il éprouva de ce malheur, il prit une maladie grave et, se sentant mourir, il fit venir près de lui son enfant et lui dit : « Quand je serai mort, tu m'enterreras nu, je veux que tu gardes pour toi la ceinture. »

L'enfant promit, mais quand il vit son père mort, il ne put se décider à l'enterrer nu, il l'ensevelit dans la ceinture et demeura sans vêtements.

Misérable et abandonné de tous, il vécut ainsi, ne pouvant se défendre contre les intempéries des saisons, souffrant de la faim. Il passait ses journées sur le bord du fleuve, cherchant à prendre des poissons et, lorsqu'il voyait passer, pesamment chargées, les barques des marchands, il les suivait et les accompagnait de la rive, implorant des convoyeurs si peu que ce fût pour manger; bien souvent il n'obtenait rien, alors il revenait sur ses pas et s'asseyait dans l'herbe pour pleurer et se désespérer.

Un jour le bateau de la princesse Tiên-Dung vint à passer; elle était accompagnée d'une suite nombreuse qui faisait un grand bruit de flûtes, de tambours et de divers autres instruments.

A cette apparition, le jeune Đồng-Từ eut grand peur, il courut se cacher au milieu d'une touffe de cannes sauvages qui s'élevait près de là, sur le bord de l'eau, et creusa dans le sable un trou dans lequel il se dissimula de son mieux.

Un instant après la princesse Tiên-Dung vint aborder à cet endroit même ; elle descendit sur le sable et signifia à ses serviteurs qu'elle voulait passer les heures chaudes de la journée à l'abri de la haute touffe de cannes sauvages ; elle y pénétra, fit apporter de l'eau dans des vases, se dépouilla de ses vêtements et commença des ablutions.

L'eau qu'elle répandait sur son corps, tombant à terre, entraînait le sable, la cachette de Đồng-Từ fut ainsi découverte et le jeune homme apparut.

La princesse fut saisie d'étonnement, elle crut d'abord que c'était un Génie qui sortait de la terre, mais lorsqu'elle vit que ce n'était qu'un mortel tremblant de peur elle s'écria : « La volonté du Ciel se manifeste, jusqu'alors j'ai refusé de prendre un époux ; lève-toi, jeune homme, et ne crains rien, tu seras prince. »

Elle fit laver et parfumer son corps, lui fit revêtir de riches vêtements et le conduisit à bord de sa jonque pour partager la somptueuse collation qui y était servie. Les gens de sa suite, ne s'attendant pas à l'apparition de ce beau jeune homme, s'émerveillèrent et crièrent au prodige.

Lorsqu'ils furent en tête-à-tête dans la riche pirogue, Đồng-Tử raconta à la princesse les malheurs des siens et sa triste condition ; la princesse sentit se fondre son cœur au récit d'une si cruelle infortune ; elle lui dit que tous ses maux étaient finis et qu'il serait son époux. Le jeune Đồng-Tử, effrayé autant qu'ébloui refusait, mais Tiên-Đung lui dit : « Comment pouvez-vous hésiter à accomplir les volontés du Ciel ? » Ils s'épousèrent le jour même.

Lorsque le roi Hùng apprit cette nouvelle, il entra dans une violente colère : « Ma fille, dit-il, a ramassé un vagabond dans la poussière du chemin, elle en a fait son époux, c'est une injure à nos aïeux, elle ne reparaîtra jamais devant ma face. » Il lui fit en outre signifier qu'il la dépossédait de tous ses biens et la condamnait à vivre misérablement.

Đồng-Tử et la princesse résolurent alors de faire du commerce pour gagner leur vie : ils commencèrent par ouvrir une petite boutique qui ne tarda pas à s'agrandir ; par leur affabilité, leur douceur, les jeunes gens attirèrent un grand nombre d'acheteurs ; d'autres marchands vinrent se grouper autour d'eux et le petit village, qui n'avait jamais eu aucune importance, devint un centre d'affaires très considérable ; c'est le marché de Tham, qu'on appelle encore le marché de Hà-Lương ; il est fréquenté par des marchands qui viennent de fort loin et vendent toutes sortes de produits. Aujourd'hui, après tant de siècles écoulés, la princesse Tiên-Đung et son mari Đồng-Tử y sont encore vénérés comme les patrons du marché.

A quelque temps de là, un homme vint trouver Tiên-Đung et lui dit : « Je connais un moyen de gagner beaucoup d'or, donnez-moi un lingot, j'irai dans les îles de la mer, j'achèterai des objets que je revendrai, et l'an prochain j'aurai dix lingots. » La princesse dit à son mari : « Nous sommes unis par la volonté du Ciel, notre nourriture et notre vêtement sont des dons du Ciel, nous ne pouvons refuser d'aider cet homme ; commandez qu'on lui remette l'or qu'il demande, et accompagnez-le dans son voyage aux îles de la mer. »

Il y a, dans la mer, une haute montagne que l'on nomme Quinh-Viên, une petite pagode en couronne le sommet, les navigateurs et les marchands qui passent dans ces parages ne manquent jamais d'aborder dans l'île et de monter à la pagode pour y boire du thé.

Đồng-Tử gravit la montagne et pénétra dans la pagode, il y vit un bonze qu'on appelait Ngương-Quang, lequel lui persuada de discontinuer son voyage et de rester près de lui pour apprendre la magie. Đồng-Tử y consentit et remit tout son or au marchand qui s'en alla seul faire du commerce. Lorsque à son retour, le marchand revint dans la pagode, il y retrouva Đồng-Tử. Cette fois le bonze le laissa partir et lui remit un chapeau et un bâton en lui disant : « Conservez avec soin ces objets, ce sont des talismans précieux. »

Rentré chez lui, Đồng-Tử raconta à la princesse comment le bonze l'avait initié aux arts cabalistiques; Tiên-Đung dit alors : « Aujourd'hui nos dures épreuves sont terminées, allons à la recherche d'un royaume, il n'est rien que nous ne puissions faire. »

Ils abandonnèrent leur maison et leurs biens et se mirent en route, sans rien emporter avec eux que le bâton et le chapeau que leur avait donnés le bonze. Les villages étaient bien espacés : un jour ils ne purent, bien qu'ils eussent marché depuis le matin, atteindre le village suivant avant la nuit ; force fut de coucher sur le chemin, ils se contentèrent de planter en terre le fameux bâton, d'y accrocher le chapeau et de s'étendre à côté.

A minuit, le bâton et le chapeau se métamorphosèrent en un vaste palais luxueusement meublé, rempli de vases d'or,

d'argent, d'étoffes précieuses, et où se tenaient, attendant respectueusement le réveil des maîtres, des légions de valets, et tout un monde d'officiers, de seigneurs ou d'assistants. Les portes étaient gardées par des détachements de soldats de différentes armes, constituant une véritable garde royale.

Le lendemain, toute la contrée environnante fut en émoi, ne comprenant rien à ce prodige ; tous les villages envoyèrent des délégués aux portes du palais enchanté, pour offrir à ses habitants les présents les plus précieux.

Le roi Hùng, apprenant que les maîtres de ce palais étaient son gendre et sa fille, crut qu'ils venaient avec l'intention de lui ravir son royaume, et il envoya des troupes pour les attaquer. Les officiers du palais enchanté prirent alors leurs dispositions pour repousser l'attaque. Les délégués des pays voisins et les courtisans accourus pour saluer les nouveaux maîtres, apprenant que les soldats du roi s'avançaient, s'enfuirent, craignant des représailles ; il ne resta que la garde du palais.

En considérant le petit nombre de ses soldats, Tiên-Dung sourit et dit : « Ceci ne résulte pas de ma propre volonté, j'agis par la volonté du Ciel ; mais que je vive ou que je meure, je ne puis combattre mon père et nous ne livrerons pas la bataille. »

Quand les troupes royales arrivèrent, elles s'établirent sur le territoire de Từ-Nhiên ; elles n'étaient séparées des gens de Tiên-Dung que par la largeur du fleuve. A peine avait-on pris des dispositions pour l'attaque que le jour baissa, force fut donc d'interrompre les préparatifs de combat et de passer la nuit à cet endroit.

Vers minuit, un vent épouvantable se déchaîna ; en un clin d'œil le camp royal fut bouleversé, les soldats dispersés et, lorsqu'au matin le soleil parut, à la place du palais enchanté on aperçut un grand lac. Le roi, frappé de ce prodige, rentra en lui-même, reconnut qu'il avait été injuste envers ses enfants, et il envoya des gens pour construire un temple à cet endroit et y fonder un sacrifice perpétuel.

On appela ce lac le *lac de la Nuit* (dạ-trạch) et les environs prirent le nom de territoire de Mau-Trư. Le marché fondé

par Tiên-Đung s'appela le Marché du joyau (chớ-tham) : tout cela existe encore.

Plus tard, l'empereur chinois Lương, surnommé Diên, envoya des troupes pour s'emparer de l'Annam, gouverné alors par Lý-Nam-Đê (547 ap. J.-C.). Celui-ci confia le commandement de ses troupes au général Triệu-Quang-Phục, et l'envoya au combat. Quang-Phục conduisit ses soldats jusque sur les bords du lac de la Nuit, mais ce lac étant très étendu et très profond, il éprouva de grandes difficultés pour le leur faire franchir. Alors il s'établit définitivement à cet endroit, il fit creuser des troncs d'arbres en forme de bateau et s'en servit pour tenir non seulement tous les points du lac mais encore tous les cours d'eau environnants. Pendant trois ou quatre ans, il put, grâce à ses bateaux, s'emparer nuitamment de toutes les récoltes et, sans livrer de combat, il affama le pays et réduisit l'ennemi.

Le général chinois, qui s'appelait Cuc-Tiên, s'écriait désespéré : « Les anciens disent que pendant la nuit le palais du lac s'est enlevé au ciel, on peut dire aujourd'hui que pendant la nuit l'enfer peuple ce lac de tous ses voleurs. »

Mais Hâu-Canh ayant aussi déclaré la guerre, l'empereur Lương rappela Cuc-Tiên et envoya un lieutenant nommé Dương-Sau pour prendre le commandement à sa place. Lorsque Quang-Phục fut à son tour affamé, il éleva un autel au milieu du lac et y fit brûler de l'encens; aussitôt apparut sur l'autel un Génie assis sur un dragon. S'adressant à Quang-Phục, le Génie lui dit : « C'est ici le siège de ma puissance, votre sacrifice m'est agréable, j'ai résolu de vous aider à vaincre vos ennemis. » En disant cela, il arracha une griffe au pied du dragon et la remit à Quang-Phục en lui disant : « Si vous fixez cette griffe au sommet de votre lance, vous serez sûr de la victoire », puis, il disparut.

A partir de ce jour Quang-Phục conquit une renommée immense ; il vainquit les Chinois, il s'empara de leur chef et lui coupa la tête ; tous les ennemis se dispersèrent. Plus tard, il succéda au roi d'Annam sous le nom de Triệu-Việt; il construisit une place forte près la montagne Trâu, dans le pays de Vũ-Ninh, c'est aujourd'hui la ville de Bắc-Ninh.

Histoire des deux sœurs cái Tâm et cái Câm.

Sous le règne du dernier roi de la dynastie Hùng, vivait un homme appelé Đao-Chi-Pham, il était originaire du village de Lam-Sơn, de la sous-préfecture actuelle de Quê-Dương, près Bắc-Ninh.

Cet homme, un jour, perdit sa femme; elle lui laissait une fille en bâs âge qui s'appelait *cái Tâm*, ce qui signifie en annamite, pellicule de riz. Ne pouvant à lui seul pourvoir aux soins qu'exigeait cette enfant, il reprit une autre femme, nommée Thi-Cao, dont il ne tarda pas à avoir également une autre fille à qui on donna le nom de *cái Câm*, ce qui veut dire balle de paddy. Les deux enfants grandirent ensemble côte à côte, partageant les mêmes plaisirs et, en apparence tout au moins, l'affection de leurs parents. Cependant, la seconde femme de Đao-Chi-Pham ne pouvait se défendre d'une certaine aversion pour la première fille de son mari, et ce sentiment provenait du dépit qu'elle éprouvait à constater, chez cette enfant, une supériorité de dispositions physiques et morales sur sa propre fille.

Quand le père vint à mourir, l'aversion de Thi-Cao se donna libre cours, et, à partir de ce moment, elle chargea la pauvre cái Tâm des travaux les plus pénibles et les plus rebutants, s'oubliant parfois jusqu'à la rudoyer, la frappant même, si l'enfant montrait quelque répugnance ou quelque fatigue.

Chaque année, dans ce village comme dans les autres, on procédait à la fête du Génie local, et afin de réunir le poisson nécessaire aux offrandes usitées dans la circonstance, le chef du village faisait mettre à sec une des mares communales et capturer le poisson; ce qui en restait, dans les trous et dans la vase, était ensuite abandonné aux habitants qui envoyaient les enfants recueillir ces miettes de la pêche. Un jour, cái Tâm, ayant été ainsi envoyée à la mare par sa belle-mère, n'en rapporta qu'un poisson « bông », et fut à ce sujet violemment maltraitée.

La pauvre enfant, afin de pleurer à l'aise, s'était enfuie au fond du jardin, emportant le poisson dont on n'avait pas voulu, et elle se lamentait de toutes ses forces, quand un Génie lui apparut et lui dit : « Cesse de pleurer ainsi, et va porter ce poisson bông dans la pièce d'eau du jardin, où tu auras soin de le nourrir chaque jour, il te récompensera plus tard.

Cái Tâm obéit; elle porta le poisson dans la petite pièce d'eau qui se trouvait au fond du jardin, et, chaque jour, quand elle sortait de la maison pour laver les bols et les bâtonnets du repas, elle accourait vers l'eau et frappait ses mains l'une contre l'autre en disant : « Bông ! bông ! viens manger le riz d'or et d'argent de notre maison et garde-toi de manger les malpropres débris de la cuisine des autres. » Aussitôt le poisson apparaissait et cái Tâm lui donnait de bon riz, soigneusement préparé en cachette pour lui. Le poisson ainsi nourri devint magnifique.

Un jour, sa sœur cái Câm l'ayant accompagnée, la vit jeter du riz dans l'eau et courut bien vite le dire à sa mère ; celle-ci voulut savoir à quoi servait ce manège : elle se cacha derrière les arbres du jardin et vit le poisson recevoir sa nourriture quotidienne.

Le lendemain, elle envoya cái Tâm à un grand marché situé à une journée de marche du village, sous le prétexte d'y acheter un cochon, mais en réalité pour l'éloigner, et en son absence elle fit capturer le poisson par ses domestiques et le mangea.

Lorsque cái Tâm revint du marché, elle courut à la pièce d'eau et appela le poisson, mais il ne vint pas et la pauvre fille se mit à pleurer. Alors le Génie lui apparut encore et lui dit : « Va ramasser près de la porte les débris du poisson, place-les dans quatre vases que tu enterreras sous les quatre pieds de ton lit, le poisson te récompensera plus tard. » Elle obéit et enfouit les arêtes du poisson sous les pieds de son lit.

Trois ans après, un village voisin donnant une grande fête à laquelle des populations entières devaient se rendre de fort loin, cái Tâm, qui était devenue une très belle fille, prépara les plus beaux de ses pauvres habits, comptant y aller avec sa

sœur et sa belle-mère, mais celle-ci, ne songeant qu'à lui jouer de vilains tours, s'avisa de mélanger sur une même natte toute la récolte de haricots et lui dit : « Je te permets de venir à la fête, mais seulement quand tu auras séparé les uns des autres ces haricots de différentes couleurs. » Cái Tâm, restée seule, vit bien qu'elle ne pourrait pas aller à la fête, elle se laissa tomber dans un coin et sanglota. Soudain elle entendit un bruit près d'elle et, levant les yeux, elle aperçut le Génie, son protecteur, qui lui souriait. « Eh quoi, pleureras-tu toujours ? » lui dit-il. « Hélas ! répondit la pauvre fille, ma sœur et ma mère sont allées à la fête, et je ne pourrai les rejoindre que quand j'aurai séparé les uns des autres ces haricots de différentes couleurs... je vois bien que je n'y parviendrai jamais ! » — « Verse ces haricots, reprit le Génie, dans deux grands chapeaux que tu placeras dans la cour, je ferai venir des gens pour t'aider. » Elle le fit, et soudain une nuée de moineaux s'abattit sur les chapeaux qui contenaient les haricots, et chacun des oiseaux se mit, des pattes et du bec, à trier les haricots, si vite, si vite qu'en une minute toute la besogne se trouva faite. Mais cái Tâm, au lieu de se réjouir, continuait à se lamenter et le Génie lui demanda : « Pourquoi pleures-tu toujours ? » C'est, lui dit-elle, que je songe à mes compagnes qui vont paraître à la fête vêtues de beaux habits, tandis que je n'ai, moi, que de misérables vêtements. » — « N'est-ce que celà ? reprit le Génie, va chercher dans ta chambre, sous les pieds de ton lit, les quatre vases que tu as enfouis, tu y trouveras ce qu'il te faut. »

Elle rentra dans sa chambre et creusa la terre sous les pieds de son lit ; elle découvrit, dans le premier des quatre vases qui contenaient jadis les arêtes du poisson, de riches vêtements à sa taille ; dans le deuxième, des bijoux d'or ; dans le troisième une jolie fille qui se mit de suite à la servir, et dan le quatrième un cheval richement harnaché.

Au comble de la joie, elle s'empressa, aidée de la jeune servante, de revêtir ses habits somptueux et de parer de bijoux ses bras et son cou, puis, voyant le soleil baisser sur l'horizon, craignant d'arriver trop tard à la fête, elle monta sur le cheval qui l'emporta rapidement.

Pendant le trajet, une de ses petites chaussures brodées se détacha de son pied sans qu'elle s'en aperçût et tomba sur le chemin. Le fils du roi, qui se rendait aussi à la fête, accompagné d'un groupe de jeunes seigneurs, ayant trouvé cette chaussure, fut émerveillé de sa beauté et jura d'épouser celle à qui elle appartenait. Arrivé au village, il fit rechercher la jolie fille qui avait perdu sa chaussure, et on lui amena cái Tâm dont la fraîcheur et la beauté achevèrent de le séduire. Il lui dit le serment qu'il avait fait et la jeune fille, rougissante de plaisir, lui répondit : « Je ne puis ainsi disposer de moi, il convient de me demander à ma famille. » Le prince envoya le lendemain un de ses officiers présenter sa demande à Thi-Cao, la belle-mère de cái Tâm, mais cette mauvaise femme, voyant tout le parti qu'elle pourrait tirer de la situation, entreprit de tromper le prince au profit de sa propre fille cái Cam.

A cet effet, ayant répondu qu'elle consentait avec reconnaissance à donner sa fille au fils du roi, lequel ignorait qu'elle en eut deux, elle éloigna sous un prétexte la pauvre cái Tâm et présenta le jour des noces, l'autre jeune fille au prince qui, trompé par les riches vêtements et les bijoux qu'il reconnut pour les avoir vus sur le corps de cái Tâm, crut ainsi épouser la jolie fille de la fête.

Mais quand la pauvre cái Tâm, après dix jours d'absence, revint à son village, elle apprit ce qui s'était passé et, désespérée, se tua en se précipitant dans un puits. Son esprit fut transporté dans le séjour des Génies, et obtint la faculté de reprendre sur la terre telle forme qui lui plairait, d'apparaître et de disparaître à son gré.

Un jour que cái Câm, l'heureuse épousée, ayant lavé dans l'eau de l'étang l'habit du prince son mari, l'avait placé sur une haie pour le faire sécher, l'esprit de cái Tâm prit la forme d'un loriot qui, se perchant sur le toit d'une maison voisine, se mit à chanter : « Loriot.... Loriot.... tu laves l'habit de ton mari, du mari que tu as volé à ta sœur, mets au moins cet habit sécher sur la perche et non sur la haie, afin de ne pas le déchirer. » Le prince qui entendait eut comme une révélation qu'il avait été trompé par la mère de cái Câm, et qu'il

avait épousé une personne pour une autre; il se mit à chanter de son côté : « Loriot.... Loriot.... si tu es vraiment la jeune fille à la pantoufle, ma bien-aimée, viens te réfugier dans la manche de mon habit. » L'oiseau quitta le bord du toit et vint se réfugier dans la manche du prince.

Cái Câm, qui assistait à cette scène, découvrit ainsi à son tour la supercherie de sa mère, qu'elle avait toujours ignorée, et voyant combien elle avait fait tort à sa sœur, honteuse du rôle qu'elle avait joué à son insu, elle se précipita aussi dans le puits où elle mourut. Elle devint également un esprit très puissant dont l'action bienfaisante se manifesta souvent.

Les habitants du pays réunirent dans un culte commun le souvenir des deux sœurs, et leur élevèrent un temple au pied de la montagne Lam-So.

Quand le pays souffre de la sécheresse, et qu'on fait des sacrifices au temple des deux sœurs, la pluie ne manque jamais de tomber avec abondance, mais elle arrose seulement le territoire du village.

Le Bétel et la Noix d'arec.

Il y a bien longtemps de cela, sous les rois de la dynastie Hùng, vivait un haut fonctionnaire que le roi avait surnommé Cau, et qui avait fait de ce surnom son nom de famille. Il eut deux fils, Tân et Lang, beaux à voir et se ressemblant tellement qu'il était presque impossible de les distinguer l'un de l'autre; lorsqu'ils eurent l'âge d'homme ils perdirent leur père et leur mère ; orphelins et n'ayant aucune fortune, ils entrèrent comme domestiques chez un nommé Đào-Lý, que l'on appelait aussi Lưu-Huyền.

La fille de Đào-Lý était une fort jolie personne de dix-sept ans, on l'appelait Liên.

Les deux jeunes gens en furent de suite amoureux et voulurent l'un et l'autre la prendre pour femme. Liên, fort embarrassée de choisir entre ces deux êtres si parfaitement semblables, résolut d'épouser l'aîné.

Afin de le reconnaître, car aucun d'eux ne voulait le désigner, elle fit apporter une table chargée de mets et les leur offrit ; le cadet, sans réfléchir, prit instinctivement les baguettes et les présenta à son aîné qui fut ainsi découvert.

Elle obtint le consentement de ses parents et les deux jeunes gens s'unirent.

Après ce mariage, le cadet se vit délaissé par son frère, non point que celui-ci ne l'aimât plus, mais l'affection qui autrefois lui appartenait tout entière était désormais partagée, et au sentiment pénible qu'il en éprouvait se mêlait encore le regret de ne pas posséder la jeune fille et peut-être à son insu un peu de jalousie envers son frère. Il les quitta et s'en alla droit devant lui.

En traversant une forêt, il rencontra un ruisseau large et profond ; ne pouvant le franchir, il se laissa tomber sur le bord en pleurant et se désespéra tellement de son triste sort qu'il mourut.

Son corps se changea en un arbre à la tige élancée, qui se couvrit tout au sommet d'un panache de feuilles et de régimes de fruits : c'était l'aréquier.

L'aîné, ne voyant plus son frère, se mit à sa recherche ; il suivit le même chemin, arriva au ruisseau, vit l'arbre extraordinaire et voulut s'asseoir au pied, il fut métamorphosé en pierres de chaux.

Quand la femme vit que son mari tardait à revenir, elle alla également à la forêt et parvint jusqu'au ruisseau ; lorsqu'elle aperçut l'aréquier et les pierres qui étaient au pied, une révélation céleste lui apprit ce qui s'était passé ; folle de douleur, elle se précipita au pied de l'arbre, étreignant les pierres, criant qu'elle voulait mourir. Elle mourut, en effet, et son joli corps fut changé en une liane flexible à la feuille aromatique, dont les rameaux enlacèrent les pierres et le tronc de l'aréquier.

Les parents de la jeune femme rassemblèrent toute la famille des Luru, et ils élevèrent près de là une pagode où une foule de gens vinrent, des contrées les plus éloignées, rendre un pieux hommage à ces victimes de l'amour conjugal et fraternel.

Pendant les chaleurs accablantes des 7e et 8e mois, le roi Hùng se reposait souvent dans cette pagode; un jour, considérant l'arbre et la liane, il se fit raconter la légende. Afin de se rafraîchir, il fit prendre des feuilles de la liane et des fruits de l'arbre dont il composa un masticatoire qui lui fit le plus grand bien en lui parfumant la bouche, la salive qu'il cracha avait la couleur du sang vermeil; il imagina de faire cuire les pierres qui étaient autour de l'arbre et il en ajouta un peu au mélange qu'il prit dès lors l'habitude de mâcher. Il fit planter des graines de l'arbre et de la liane, elles poussèrent à merveille et tout le monde en voulut avoir.

C'est en mémoire de cette histoire que, dans le royaume d'Annam, le premier présent des fiançailles consiste depuis lors en bétel et noix d'arec.

Les gâteaux Chưng et Giây (bánh chưng, bánh giây).

La légende suivante est relative à une sorte de pâtisserie populaire dont les Annamites sont très friands et que les marchands ambulants colportent dans les rues, surtout le soir après le coucher du soleil, en l'annonçant par des cris qui rappellent beaucoup ceux de nos marchands des rues à Paris.

Elle fait également allusion à l'établissement de fiefs dans la partie montagneuse du pays. Il existe encore aujourd'hui des restes de ces anciennes marches frontières des États de Văn-Lang et de Thục; certains descendants même, de ces marquis d'il y a vingt-cinq siècles, sont restés à la tête de leur fief, et n'ont cessé, en dépit des invasions chinoises, et des gouvernements de Hà-Nội et de Huế, d'exercer une véritable autorité seigneuriale sur leurs territoires. Retranchés dans des châteaux fortifiés comme des citadelles, au centre du pays dont les meilleures terres leur appartiennent en toute propriété, ils sont les maîtres politiques de la montagne. Quelques-uns d'entre eux ont été amenés par divers incidents à

prendre les armes contre nous ; d'autres, au contraire, ont accepté des fonctions officielles dans les circonscriptions administratives annamites dont leurs fiefs dépendent, et nous ont fidèlement servis.

Nous avons visité un de ces fiefs, celui de Cam-Nang ; il appartient à Vi-Văn-Lý et est situé au dessus de Lục-Ngạn, entre le massif du Huyên-Đinh et celui du Bào-Đày. Ce Vi-Văn-Lý qui était, quand nous l'avons vu, un vieillard de soixante-dix-huit ans, conservait la filiation généalogique de sa famille depuis l'époque dite de la guerre des trois royaumes, c'est-à-dire les ve et vi^e^ siècles avant notre ère.

Cam-Nang, la demeure seigneuriale de Vi-Văn-Lý, présente l'aspect d'un vaste quadrilatère, couronnant le sommet d'un mamelon. L'habitation du maître est au centre, vaste et soigneusement construite en matériaux de premier choix, bois durs, pierres et briques. Autour et un peu à l'écart, sont les maisons de ses fils et de leurs familles ; puis, toujours en s'éloignant vers la périphérie, viennent les granges, les greniers, les magasins, les écuries, enfin les étables à buffles et les porcheries, séparées du reste par des palissades continues. Le tout est entouré d'une fortification des plus sérieuses, composé d'un mur de terre élevé de 4 mètres, surmonté de bambous épineux, flanqué aux angles de bastions avec miradors, renforcé tout autour d'une estacade de pieux, et protégé par un large fossé, rempli de pointes de bambous fichées dans le sol. Les portes sont à pont-levis, protégées par des redans ; des pièges à tigre sont disposés à l'extérieur.

Cam-Nang, à notre avis, présente le type parfait de ce que devait être, aux temps quasi préhistoriques que nous étudions, la demeure seigneuriale des fiefs de la monagne.

Voici la légende :

Après la défaite des soldats de An-Vương par le roi Hùng, le royaume jouit d'une paix profonde. Un jour le roi se sentant près de mourir, rassembla ses fils au nombre de vingt-deux et leur dit : « Je veux me choisir parmi vous un successeur, mais auparavant je désire offrir à nos ancêtres, à l'occasion des fêtes du nouvel an, les mets les plus savoureux et les plus rares ; je vous charge du soin de les rechercher et de les

préparer; après les cérémonies, je remettrai ma couronne au plus digne d'entre vous.

Les fils du roi se séparèrent et chacun s'en fut de son côté en quête des mets les plus savoureux et les plus rares, chacun s'ingéniant à ne pas se laisser dépasser en cela par ses frères, afin d'attirer sur lui la faveur royale. Un seul prince, nommé Thiêt-Luru, âgé de dix-huit ans, ne s'occupa de rien.

Sa mère était morte en disgrâce et lui-même, s'étant fort ressenti de la mauvaise humeur paternelle, savait d'avance que le choix ne tomberait pas sur lui, et, d'ailleurs, comme il était fort pauvre, il n'aurait pu acheter quoi que ce fût. Cependant il avait bon cœur et comme il ne mettait rien au-dessus du culte des ancêtres, il souffrait de ne pouvoir apporter son offrande qu'il aurait voulue plus belle que toutes celles de ses frères. Comme cette idée l'obsédait et qu'il ne pouvait dormir, un Génie lui apparut et lui dit : « Il n'est pas sur la terre de trésor plus précieux que le riz. Le riz suffit seul à la nourriture du peuple, il entretient la santé et la vie, et il ne rebute jamais ; rien n'est donc comparable à cet aliment. Prenez du riz glutineux, faites-en deux gâteaux, l'un rond comme le ciel, l'autre carré comme la terre ; enveloppez-les de feuilles, après avoir placé, au centre, de la chair hachée, en mémoire de votre naissance, vous aurez obtenu le mets le plus précieux qui soit au monde. »

Comprenant toute l'importance de cette révélation, le jeune homme se leva sur l'heure et commença la préparation des gâteaux. Il fit cuire du riz glutineux, en fit un pain rond en mémoire de la forme du ciel, et un autre pain carré en mémoire de la forme de la terre ; il mit au centre de la viande hachée, pour rappeler que la chair naît de la combinaison du ciel et de la terre, et que le ciel et la terre contiennent et enveloppent toutes choses ; il plaça le tout dans des feuilles de bananier, et donna au gâtau rond le nom de bánh-giầy, et au gâteau carré le nom de bánh-churng.

Lorsque le jour du sacrifice fut arrivé, le roi demanda à ses enfants de lui présenter les offrandes destinées à l'autel des ancêtres et chacun d'eux se mit en devoir d'étaler les mets le plus rares et les plus extraordinaires ; quand ce fut le tour de

Thiêt-Lưu, il développa les feuilles de bananiers sous le regard moqueur de ses frères et présenta ses modestes gâteaux.

Le roi, fort surpris de leur forme et de leur apparence, voulut y goûter; il les trouva tellement savoureux qu'il les mangea tous deux, en protestant qu'il n'avait jamais rien mangé de semblable. Il déclara le présent de Thiêt-Lưu le plus précieux de tous, voulut en avoir encore et commanda qu'à l'avenir, ces gâteaux fissent partie des offrandes rituelles aux ancêtres.

Depuis ce temps, dans les familles royales, les enfants prirent l'habitude d'offrir à leurs parents des gâteaux semblables, comme présent du premier jour de l'année. Plus tard, cet usage s'étendit jusqu'au peuple et, aujourd'hui, le bánh-chưng et le bánh-giây sont les présents obligés de toutes les fêtes.

Ainsi qu'il l'avait dit, le roi transmit sa couronne à Thiêt-Lưu. Ses vingt et un autres enfants se séparèrent et s'en furent administrer chacun une partie du territoire frontière; ils formèrent ainsi, autour du royaume, une ceinture défensive, composée de vingt et un fiefs, que l'on a appelés les Chư-Hâu.

Lorsque la bonne harmonie cessa de régner entre eux, chaque fief installa, de ci de là, des postes et des camps pour sa propre défense contre son voisin; ces postes sont l'origine des villages de la montagne.

Origine de la Pastèque.

Le roi Hùng acheta un jour, à bord d'une barque de marchands, un jeune enfant nommé Ma-Hiên et l'emmena au palais pour servir de domestique.

Cet enfant était d'une beauté et d'une intelligence extraordinaires, il grandit et devint fort instruit. Le roi le prit en vive affection, il lui donna le surnom de An-Tiêm, puis il le maria, fit élever ses enfants au palais et leur conféra des dignités.

An-Tiêm, devenu riche et puissant, oublia son origine, se

gonfla d'orgueil et en vint à renier les bienfaits du roi en disant : « Qu'il ne devait qu'à lui-même ce qu'il possédait et la haute situation que sa famille occupait. » Le roi, d'abord surpris, lui fit des observations, elles ne furent pas écoutées; An-Tiêm s'oublia même un jour jusqu'à manquer de respect à son bienfaiteur; ce que voyant, le roi envoya son ingrat serviteur en exil au huyện de Nga-Sơn.

Cet endroit était inculte et désolé; il se composait, au pied d'un roc aride, d'une plage de sable qui s'étendait, au bord de la mer, par delà l'horizon. Les hommes et les animaux évitaient de la traverser.

La femme de An-Tiêm se désolait et disait :

« Que ferons-nous dans ce désert? A peine avons-nous emporté du riz de quoi manger pendant quatre ou cinq mois; quand il sera épuisé, nous faudra-t-il mourir de faim? »

An-Tiêm, plus philosophe, répondait par des rires aux pleurs de sa femme.

« Ai-je demandé à naître? disait-il, et, cependant, j'existe; puisque le Ciel s'est occupé sans moi du soin de ma naissance, peut-être se chargera-t-il du soin de ma nourriture. Dans tous les cas, que je vive ou que je meure, je n'y puis rien, pourquoi nous affliger? »

Un jour que les provisions étant épuisées, ils étaient tous deux malades et que les récriminations de la femme et la confiance philosophique du mari avaient pris, de part et d'autre, plus de force, on aperçut, venant de l'ouest, l'oiseau blanc nommé Trĩ qui venait à tire-d'aile; arrivé près d'eux, il laissa tomber de son bec six ou sept graines longues et plates, puis il se percha sur la cime d'un rocher et poussa trois cris.

An-Tiêm, joyeux, s'écria : « Voilà la nourriture du ciel! » Il prit le plus grand soin des graines, les recouvrit de sable et les arrosa.

Au bout de quelque temps, elles produisirent des fruits délicieux, qui rendirent la force et la santé aux deux affamés. Ils recueillirent les graines de ces fruits, les plantèrent de nouveau et ils en récoltèrent en si grande quantité qu'ils ne purent tout manger. Les gens des environs, ayant vent de la chose, vinrent visiter les exilés; ils leur proposèrent d'échan-

ger du riz contre leurs fruits précieux dont ils demandèrent le nom ; comme personne ne le savait et que l'oiseau qui en avait apporté les graines venait de l'ouest, on leur donna le nom de Tây-Qua : c'était la pastèque.

Ce fruit acquit, en peu de temps, une renommée immense, tout le monde en voulut avoir, les marchands et les paysans vinrent de très loin pour en acheter des graines. Le roi, entendant parler de cela, se souvint de son serviteur ; il envoya un émissaire pour s'assurer de la vérité de ce que l'on disait, et lorsqu'il eut la preuve de ces faits extraordinaires, il rappela l'exilé, lui rendit son emploi et ses biens en disant :

« Votre confiance dans le Ciel vous a valu votre pardon. Mais vous ne pouvez encore dire, sans ingratitude, que vous ne devez qu'à vous-même les biens que vous possédez, vous les devez au Ciel. »

La plage, jadis déserte, s'était couverte de jardins où l'on cultivait le fruit précieux ; à l'endroit même où demeurait An-Tiêm, qui donna son nom au territoire, se fonda un village qui devint très prospère, grâce à la culture des pastèques. C'est le village de Mai, du châu de An-Tiêm, dans la province de Thanh-Hóa.

75

DOCUMENTS

76

77

DOCUMENT N° 1

Charte de 1606

搜作諸祠廟并祭器、及應用各祭禮如
户分搜差各役並準饒爲户皂皂隷、應
擡遞使臣、培築築立堤路、開巷貢口、及
租陂池市土橋溪及諸税額等項田、并
古螺社將臣社村長并兵民、逐項官田
都元帥總國政尚父平安王令旨、東岸縣

皇朝弘定五年十月初六日

門宜奉遵不得勾擾茲令、

儀、以便奉事重祀典、其該官徵及等衙

DOCUMENT N° 2

Charte de 1620

讓、黎文品、張有財、阮廣福、黃時登、阮倫、
壽、朱登明、阮文禮、黃金榜、阮公蓋、黎仁
融、阮文衛、杜富彊、阮宰富、黎文偕、阮德
官員將臣社村長朱廷進、阮德連、阮賓
元帥掌國政安定王令貢、東岸縣古螺社
祀奉事正碑、

安陽王顯有靈應爲户皂皂隸、係遞年季
準給前代帝君
兵民逐項及社內官員田租諸稅額、仍
榜、朱文質、朱莅、仝社等、係所啟謂奉令
干載、阮公仕、黃海內、陶曰、貴阮文館、阮
黃公殿、黃文宜、阮宜家、阮俊德、黎玉、杜

永壽二年八月初五日　令旨、

除不得勾擾、茲令、

重祀典、其該徵官及所該等衙門宜奉

旨準等因、應仍許如原前、有以便奉事

廟并祭器及應用各祭禮如儀、恭乞

稅錢并搜差各役並準饒、應構作諸祠

DOCUMENT N° 3

Charte de 1649

共五十畝祀奉令準爲祭田已經查寔
各處所、東西四至如田簿內、東邊城內
帝君安陽王古跡、一二重城官田租池土
等、係所啟謂前代
相大尉西國公嘉旨、東岸縣古螺仝社
欽差節制各處水步諸營掌國權柄左

皇朝福泰六年八月二十四日、

茲嘉旨

典壽國脉、其別員人不爭阻、違者有罪、

因應準依如令內許監守奉事以重祀

DOCUMENT N° 4

Charte de 1672

有帳阮寘巨小等係奉仍給古螺城前
廷道陶曰進朱有用阮正德朱廷制杜
石崇阮宰富黎公琁張得福阮文守朱
村長朱廷進阮可使阮光輝王富家杜
西王令旨東岸縣户皃古螺社官員社
大元帥掌國政尚師大父德功仁威明聖

路、閘港貢口及户分搜差各役並準饒
稅額等項田、并擔遞使臣培築築立堤
項并社內官田租陂池市土橋溪及諸
疆之福、已奉令旨準給本社兵軍民逐
護佑國王長治久安衍宗社億萬年無
代帝君安陽王顯有靈應多能

景治九年二月初四日　令旨

茲令

年應奉準除各役不得勾擾違者有罪

前有以恭奉事壽國脉其奉差衙門遞

爲户皂隷香火奉事等因仍給如原

DOCUMENT N° 5

Inscription de stèle (1685)

因立碑以誌、

勑尊封可加封

國朝遵歷朝勑令尊封準給祭田饒役、

代帝君安陽王殿累有恭奉

鄉老社村長上下等爲原古跡螺城前

慈山府東岸縣户皃皂隷古螺社官員

恭奉勑令尊封準給碑

德博化廣、義立厚澤博施濟衆顯休扶
功揚武扶祚垂佑、盛德至仁、彰信翊聖
扶運濟世武貞、雄畧英威普濟賛治、豐
肇業宏大佑民護國　啟基造夏、壽休
應助國、昭義顯仁宏文盛德、偉績峻功、
安陽王顯烈開基、順應孚惠、普康威勇天

皇朝正和四年閏六月二十四日

温柔寛裕齋莊中正文理皇帝

毅慈理宣和順治佐辟衍福靖邉安社

耀靈賛謀佐治聰明睿智有臨發彊剛

運綏禄剛明果斷護國隆恩篤弼揚威

DOCUMENT N° 6

Charte de 1686

大
元帥統國政上聖文師盛功仁明威德
定王令旨、東岸縣户皃古螺社官員社
長同社等、係社內已奉令準給軍民逐
項并官田租陂池市土橋溪及諸税額
等項田、并樓遞使臣、培築築立堤路開
港貢口、及户分搜差各役並除爲户皃

國法在、茲令、

奉差等衙門當奉除、不得勾擾、違者有

前項各役並準饒、以供奉事壽國脉、係

億萬年無疆之福、等因、應許如舊令、其

安陽王顯有靈應、護國長治久安、衍宗社

皂隸、香火奉事古螺城前代帝君

正和五年十二月二十日令旨、

DOCUMENT N° 7

Inscription de stèle

鈍草藁
丁卯科鄉試中四場儒生中式本社阮
山南應天彰德良舍鄧拙夫撰、
賜庚戌科進士夾科都給事中知水師
皇朝正和十年四月二十穀日、
修造廟宇姓名碑、

本社文山男阮宏實寫

丙寅科試中書算奉填克花溪縣吏目

本社元香男黎登書寫、

乙卯科試中書算奉填克順安府題吏

試男陶曰述草創、

醫院良醫內社長書記長斯文本社歷

海陽荆門水棠德局匠黄中才刊

書記本社文全男黎致平、

書記本社擇才男阮文書、

96

(1708)

DOCUMENT N° 8

Inscription de stèle

準給本社軍民逐項并官田祖陂池市
安衍宗社億萬年無疆之福已奉令旨
安陽王顯有靈應多能護佑國王長治久
有古螺城前代帝君
令諭東岸縣古螺社係所啟謂原本社
大元帥統國政上主師父功高仁聖清王

有以恭奉壽國脉、其奉差官等衙門遞
於奉事恭乞　旨準應仍準給如原前、
令已經久、所被各等衙門勾擾、本社難
各役并除爲户皃皂隷、香火奉事至兹
培築築立堤路、開港貢口、及户分搜差
土橋溪、及諸税額等項田、并擡遞使臣、

永盛二年十二月二十四日

告、查得有罪、茲令諭

本社某人猶狃舊俗倚勢爭衡、及妄奸

年宜奉準除前項各役、不得勾擾、茲後。

DOCUMENT N° 9

Inscription de stèle

人、一初顯聖、奉天誅雄氏革文郎得地
代帝君聖祖安陽王皇帝五運真
祠、第一古螺祠也、祠乃螺城正法殿前
奉事正法殿石碑叙我大越四僊
慈山府東岸縣、今改爲東英、又改爲東溪戶皃皂隷古螺
造立石碑、

之規勑賜襃封令數奉事茲本社仰
罕見后世賴無窮之德　歷朝弘以祝
其神武其盛德其大功日月並明古今
質子稱臣大畏小懷俗熙民泰其皇威
崇燎毛城與崑崙對峙龜機禦侮趙來
都封溪號甌貉皐魯輔治江使助靈鷄

以著寔跡爲永鑒焉所有各條開陳于后

其傳須勒于石乃宣工造石誌事銘憑

本社官員鄉上下巨小等共論以爲久

以藉之口而訛傳抄之藁而訛字平時

張固宜標表刻社內憑跡件件條條可

皇朝之洪福沐聖祖之遺恩不盡鋪

功、肇業宏休、弘定十年佑民護國、永祚二年至永祚六年添聰明德隆元年
天應助國、昭義顯仁、宏文盛德、偉績駿
勑安陽王、顯烈開基、順應孚惠、普康威勇
造廟宇姓名
勑封、造聖位、造紅馬令諭令旨
計

謀佐治聰明睿智有臨發彊剛毅慈理、
剛明、果斷護國、隆恩篤弼、揚武威靈、贊
廣、義立厚澤、博施濟衆、顯休扶運、綏祿
垂佑、盛德（陽和五年）至仁（垂休毅德）彰信翊聖、德博化
略英威、普濟（德隆五年）贊治豐功揚武、扶祚（陽和三年）
佑國護民、篤休綏斐、啟基造夏、垂佑扶運、濟世武貞、雄

嗣王進封主位臨居正府、尊扶宗社、肇
光今日、褒崇盍舉舊章、爲
其盛、患是除災是捍、濯濯
厥靈、顯相有
兼正直、性稟聰明、德之盛
功之高、巍巍
温柔寛裕、陽德三年齋莊中正文
理正和四年皇帝資
永壽三年宣和順治永壽三年佐辟衍福
靖邊景治八年安社

揚武、扶祚垂佑、盛德至仁、彰信翊聖、德運、濟世武貞、雄略英威、普濟贊治、豐功肇業宏休、佑民護國、啟基造夏、垂佑扶應助國、昭義顯仁、宏文盛德、偉績駿功、

安陽王、顯烈開基、順應孚惠、普康威勇、天固鴻圖、禮有登秩、應加封、可加封

皇帝、故勑、　永盛六年八月初十日、

柔寬裕、齋莊中正文理、發祥廸慶、雄偉慈理、宣和順治、佐辟衍福、靖邊安社、温靈贊謀佐治、聰明睿智有臨、發彊剛毅綏祿剛明、果斷護國、隆恩篤鄰、揚武威博化廣、義立厚澤、博施濟衆、顯休扶運、

DOCUMENT N° 10

Charte de 1713

役、並除爲户皃皂隸、香火奉事、古螺城
培築築堤路、開港貢口、及户分搜差各
土橋溪、及諸稅額等項田、并擡遞使臣
令諭準給軍民逐項并官田租陂池市
螺社官員仝社等、係所本社累奉令旨
元帥總國政安都王令旨、東岸縣户皃古

當遵不得擾捉違者有國法在茲令
饒以供奉事壽國脉係奉差及各衙門
許爲皂隸遵如舊令其前項各役並準
億萬年無疆之福等因已經查寔應仍
安陽王顯有靈應護國長治久安衍宗社
前代帝君

永盛七年六月初二日

令貢

DOCUMENT N° 11

Inscription de stèle

永盛十一年十一月二十七日
一造紅馬二隻裝飾完好侍立左右
六字以該其意壽國脉
一造聖位的白檀木金朱完好寫至尊

DOCUMENT N° 12

Inscription de stèle

田租池土各處所在東邊城內東西四
安陽王古跡一二重城已經查寔準給官
螺社仝社等係所謂前代帝君
大元帥統國政師父清王令旨東岸縣古
諭令旨累有準給饒役
奉令勑祭田　奉嘉旨給祭田恭奉令

皇朝德隆四年七月十二日、
別員人不得爭阻、違者有罪、茲令、
祭田、許監守奉事以重祀典壽國脉、係
至如、田簿內、各所共五拾畝應準供爲

DOCUMENT N° 13

Charte de 1743

元
帥統國政清都王令旨東岸縣古螺社
將臣社村長并兵民逐項及社內官田
租陂池市土橋溪及諸稅額等項田并
擡遞使臣培築築立堤路開港貢口及
户分搜差各役並準饒爲户皂隸及奉
事古螺城前代帝君

皇朝永佑七年六月二十四日

得勾擾違者有國法在茲令旨

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DE L'INDOCHINE

饒以便奉事壽國脉等衙門當奉遵不

福等因應許如舊令其前項各役并準

安陽王顯有靈應護國張治億萬年無之